UNE ANNÉE
DE LA VIE
DU CHEVALIER
DE FAUBLAS

BRITISH MUSEUM

UNE ANNÉE DE LA VIE DU CHEVALIER DE FAUBLAS.

Par M. LOUVET DE COUVRAY.

TOME PREMIER.

Seconde édition, revue, corrigée & augmentée.

Prix 7 l. 10 s. les 5 volumes brochés.

A LONDRES,

Et se trouve a Paris,

Chez Bailly, Libraire, rue S. Honoré, vis-à-vis la barrière des Sergents.

Et chez les Marchands de Nouveautés.

M. DCC. XC.

25

MVSEVM
BRITAN
NICVM

UNE ANNÉE DE LA VIE DU CHEVALIER DE FAUBLAS.

ON m'a dit que mes ayeux conſidérés dans leur Province y avoient toujours joui d'une fortune honnête & d'un rang diſtingué. Mon pere, le Baron de Faublas, me tranſmit leur antique nobleſſe ſans altération; ma mere mourut trop tôt. Je n'avois pas ſeize ans, quand ma ſœur, plus jeune que moi de dix-huit mois, fut miſe au couvent à Paris. Le baron qui l'y con-

duiſit, ſaiſit avec plaiſir cette occaſion de montrer la capitale à un fils pour l'éducation duquel il n'avoit rien négligé juſqu'alors.

Ce fut en Octobre 1783, que nous entrâmes dans la Capitale par le fauxbourg Saint-Marceau. Je cherchois cette ville ſuperbe dont j'avois lu de ſi brillantes deſcriptions. Je voyois de laides chaumieres très-hautes, de longues rues très-étroites, des malheureux couverts de haillons, une foule d'enfans preſque nuds; je voyois la population nombreuſe & l'horrible miſere. Je demandai à mon pere ſi c'étoit là Paris: il me répondit froidement, que ce n'étoit pas le plus beau quartier: que le lendemain nous aurions le tems d'en viſiter un autre. Il étoit preſque nuit; Adelaïde (c'eſt le nom de ma ſœur) entra dans ſon couvent, où elle étoit attendue. Mon pere deſcendit avec moi près de l'Ar-

ſenal, chez M. Duportail, ſon intime ami, de qui je parlerai plus d'une fois dans la ſuite de ces Mémoires.

Le lendemain mon pere me tint parole; en un quart-d'heure une voiture rapide nous conduiſit à la place Louis XV. Là nous mîmes pied à terre, le ſpectacle qui frappa mes yeux les éblouit de ſa magnificence. A droite, *la Seine à regret fugitive*; ſur la rive de vaſtes châteaux; de ſuperbes palais à gauche; une promenade charmante derriere moi; en face un jardin majeſtueux. Nous avançames, je vis la demeure des Rois. Il eſt plus aiſé de ſe figurer ma comique ſtupéfaction que de la peindre. A chaque pas des objets nouveaux attiroient mon attention, j'admirois la richeſſe des modes, l'éclat de la parure, l'élégance des manieres. Tout-à-coup je me rappellai ce quartier de la veille, & mon étonnement s'accrut; je ne com-

prenois pas comment il ſe pouvoit qu'une même enceinte renfermât des objets ſi différens. L'expérience ne m'avoit pas encore appris que par-tout les palais cachent des chaumieres, que le luxe produit la miſere, & que de la grande opulence d'un ſeul naît toujours l'extrême pauvreté de pluſieurs.

Nous employâmes pluſieurs ſemaines à viſiter ce que Paris a de plus remarquable. Le Baron me montroit une foule de monumens célèbres chez l'étranger, preſque ignorés de ceux qui les poſſedent. Tant de chef-d'œuvres m'étonnerent d'abord, & bientôt ne m'inſpirerent plus qu'une froide admiration. Sait-on bien, à quinze ans, ce que c'eſt que la gloire des arts & l'immortalité du génie? Il faut des beautés plus animées pour échauffer un jeune cœur.

C'étoit au couvent d'Adelaïde que

je devois rencontrer l'objet adorable par qui mon exiſtence alloit commencer. Le Baron qui chériſſoit ma ſœur, alloit preſque tous les jours la demander au parloir. Toutes les demoiſelles bien nées ſavent qu'au couvent on a des bonnes amies; beaucoup de belles dames aſſurent qu'il eſt rare d'en trouver ailleurs : quoi qu'il en ſoit, ma ſœur naturellement ſenſible eut bientôt choiſi la ſienne. Un jour elle nous parla de mademoiſelle Sophie de Pontis, & nous fit de cette jeune perſonne un éloge que nous crûmes exagéré. Mon pere fut curieux de voir la bonne amie de ſa fille; je ne ſais quel doux preſſentiment fit palpiter mon cœur, lorſque le Baron pria Adelaïde d'aller chercher mademoiſelle de Pontis. Ma ſœur y courut, elle amena.... figurez-vous Venus à quatorze ans! je voulus avancer, parler, ſaluer; je reſtai le regard

fixe, la bouche ouverte, les bras pendans. Mon pere s'apperçut de mon trouble & s'en amuſa : Du moins, vous ſaluerez, me dit-il. Mon trouble s'augmenta, je fis la révérence la plus gauche. Mademoiſelle, pourſuivit le Baron, je vous aſſure que ce jeune homme a eu un maître à danſer. Je fus tout-à-fait déconcerté. Le Baron fit à Sophie un compliment flatteur ; elle y répondit modeſtement, & d'une voix altérée qui retentit juſqu'à mon cœur. J'ouvrois de grands yeux étonnés, je prêtois une oreille attentive; ma langue embarraſſée demeuroit toujours ſuſpendue. Mon pere, avant de ſortir, embraſſa ſa fille, & ſalua mademoiſelle de Pontis. Moi, dans un tranſport involontaire, je ſaluai ma ſœur, & j'allois embraſſer Sophie. La vieille gouvernante de cette demoiſelle, conſervant plus de préſence d'eſprit que moi, m'avertit de ma mé-

priſe, le Baron me regarda d'un air étonné, le front de Sophie ſe couvrit d'une aimable rougeur, & pourtant un léger ſourire effleura ſes levres de roſe.

Nous revinmes chez M. du Portail; on ſe mit à table; je mangeai comme un amoureux de quinze ans; c'eſt-à-dire vîte & long-tems. Après dîner je prétextai une indiſpoſition légere, & je me retirai dans mon appartement. Là, je me rappellai librement Sophie & tous ſes charmes. Que de graces! que de beauté! me diſois-je: ſa charmante figure eſt pleine d'eſprit, & ſon eſprit, j'en ſuis sûr, répond à ſa figure. Ses grands yeux noirs m'ont inſpiré je ne ſais quoi..... c'eſt de l'amour ſans doute. Ah, Sophie, c'eſt de l'amour, & pour la vie! Revenu de ce premier tranſport, je me ſouvins d'avoir vu dans pluſieurs romans

les effets prodigieux d'une rencontre imprévue; le premier coup-d'œil d'une belle avoit ſuffi pour captiver les ſentimens d'un amant tendre, & l'amante elle-même, frappée d'un trait vainqueur, s'étoit ſentie entraînée par un penchant irréſiſtible. Cependant, j'avois lu de longues diſſertations dans leſquelles des Philoſophes profonds nioient le pouvoir de la ſympathie, qu'ils appelloient une chimere. Sophie, m'écriai-je, je ſens bien que je vous aime; mais avez-vous partagé mon trouble & mes agitations? L'air dont je m'étois préſenté n'étoit pas très-propre à m'inſpirer beaucoup de confiance; mais ſa jolie voix d'abord altérée qu'elle avoit eu peine à raſſurer par dégrés! Ce doux ſourire par lequel elle avoit paru applaudir à ma méprise, & me conſoler de ma privation!... L'eſpérance entra dans mon cœur, il me parut très-

poſſible qu'en fait de tendreſſe la philoſophie radotât, & que les romans ſeuls euſſent raiſon.

Je m'étois approché par haſard de ma fenêtre, je vis le Baron & M. du Portail ſe promener à grands pas dans le jardin. Mon pere parloit avec feu, ſon ami ſourioit de tems en tems, tous deux par intervalle jettoient les yeux ſur mes croiſées; je jugeai qu'il étoit queſtion de moi dans leur entretien, & que déja peut-être mon pere avoit ſoupçonné ma paſſion naiſſante. Cette idée m'inquiéta, beaucoup moins pourtant que celle du départ de mon pere, que je croyois prochain. Quitter ma Sophie, ſans ſavoir quand je pourrois jouir du bonheur de la revoir! mettre plus de cent lieues entr'elle & moi! je n'y pus penſer ſans frémir. Mille réflexions douloureuſes m'occuperent toute la ſoirée, je ſoupai tri-

tement : j'ignorois encore les plaiſirs de l'amour, & déjà je reſſentois ſes inquiétudes mortelles.

Une partie de la nuit ſe paſſa dans les mêmes agitations. Je m'endormis enfin dans l'eſpérance de voir ma Sophie le lendemain ; ſon image vint embellir mes ſonges, l'amour propice à mes vœux, daigna prolonger un ſi doux ſommeil. Il étoit tard quand je m'éveillai ; je n'appris pas ſans chagrin qu'on m'avoit laiſſé repoſer parce que mon pere étoit ſorti dès le matin, & ne devoit rentrer que le ſoir. Je me déſolois tout bas de ne pouvoir faire une viſite à ma ſœur, quand M. du Portail entra ; il me fit mille amitiés, & me demanda ſi j'étois content de la Capitale : je l'aſſurai que je ne craignois rien tant que de la quitter. Il me déclara que je n'aurois pas ce déplaiſir, que mon pere, jaloux de don-

ner une éducation très-ſoignée à l'unique héritier de ſon nom, & de veiller de très-près au bonheur d'une fille qu'il aimoit, avoit réſolu de ſe fixer à Paris pendant quelques années, & que pour y vivre d'une maniere convenable à un homme de ſa qualité, il alloit faire ſa maiſon. Cette bonne nouvelle me cauſa une joie que je ne pus diſſimuler; M. du Portail en modéra l'excès en m'apprenant qu'on avoit commencé par me choiſir un honnête gouverneur & un fidele domeſtique. A l'inſtant même on annonça M. Perſon.

Je vis entrer un petit monſieur ſec & blême, dont la mine juſtifioit pleinement la mauvaiſe humeur que m'avoit inſpiré ſon titre. Il s'avança d'un air grave & compoſé, puis d'un ton lent & mielleux il commença : Monſieur, votre figure.... content du mot qu'il avoit dit, il s'arrêta cherchant le mot

qu'il alloit dire.... votre figure répond de votre perſonne. Je répliquai fort ſéchement à ce doux compliment. Privé du bonheur de voir Sophie, je ne trouvois d'autre reſſource que le plaiſir de m'occuper d'elle, & M. l'Abbé venoit m'enlever cette conſolation! Je réſolus de le pouſſer à bout; dès la premiere journée j'y réuſſis paſſablement.

Le ſoir, mon pere daigna me confirmer de ſa propre bouche les arrangemens qu'il ſe propoſoit; il me ſignifia en même-tems, que déſormais je ne ſortirois plus qu'avec mon gouverneur: c'étoit m'avertir de l'intérêt que j'avois à le ménager; ma ſituation devenoit critique, & mon amour irrité par les obſtacles ſembloit s'accroître avec ma gêne. J'avois fait d'aſſez bonnes études, mon Gouverneur préſomptueux s'étoit chargé du pénible emploi de les perfectionner; heureuſement j'eus lieu de

m'appercevoir aux premieres leçons que le diſciple valoit au moins l'inſtituteur : Monſieur l'Abbé, lui dis-je, vous êtes capable d'enſeigner autant que je ſuis curieux d'apprendre. Pourquoi nous gêner mutuellement ? croyez-moi, laiſſons-là des livres ſur leſquels nous pâlirions gratis ; allons voir ma ſœur à ſon couvent, & ſi mademoiſelle Sophie de Pontis vient au parloir, vous verrez comme elle eſt jolie. L'Abbé voulut ſe fâcher ; mais profitant de l'avantage que j'avois ſur lui : Vous n'aimez pas l'exercice à ce que je vois, lui répliquai-je : hé bien reſtons ici ; mais ce ſoir je déclare à M. le Baron l'extrême deſir que je me ſens d'avancer dans mes études, & l'inſuffiſance abſolue de celui qui s'eſt chargé de m'éclairer dans mes travaux : ſi vous niez, je demande un examen que mon pere lui-même nous fera ſubir. L'Abbé fut

attéré de la force de mes derniers argumens. Il fit une grimace épouvantable, prit ſa petite canne & ſon humble chapeau; nous volâmes au couvent.

Adelaide vint au parloir, accompagnée ſeulement de ſa gouvernante, qu'on appelloit Manon. Cette fille étoit un vieux domeſtique de ma mere, & nous avoit élevés, je la priai de nous laiſſer, elle m'obéit ſans peine. Reſtoit le maudit petit gouverneur qu'il n'étoit pas poſſible d'éloigner. Ma ſœur ſe plaignit qu'on eût laiſſé paſſer pluſieurs jours ſans la venir voir, elle m'étonna en m'apprenant que le Baron l'avoit négligée autant que moi : nous pensâmes qu'il falloit qu'il fût bien préoccupé de ſes projets nouveaux pour avoir oublié ſa chere fille; mais vous, Faublas, me dit Adelaïde, qui vous a retenu ces jours-ci? Boudez-vous votre ſœur & ſa bonne amie ? vous ſeriez un ingrat. Made-

moiſelle de Pontis eſt ſortie ; revenez nous voir demain ; ſur-tout prenez garde aux mépriſes, & Sophie tâchera de faire votre paix avec ſa vieille gouvernante qui ne vous a pas encore bien pardonné vos diſtractions. Je dis à ma ſœur qu'il falloit obtenir mon congé de M. l'Abbé, que la rage du travail poſſédoit ſans relâche. Adelaïde croyant que je parlois ſérieuſemeut, adreſſa à mon grave inſtituteur les plus vives inſtances que j'excitois par les miennes. Il ſoutint le perſifflage plus paiſiblement que je ne l'aurois cru, je remarquai même que lorſque je parlai de revenir, il m'obſerva qu'il étoit encore de bonne heure ; cette complaiſance me reconcilia tout-à-fait avec lui.

Mon père m'attendoit chez M. du Portail, pour nous conduire dans un hôtel fort beau qu'il venoit de louer fauxbourg Saint-Germain. Je fus mis le ſoir

même en poſſeſſion de l'appartement qu'il m'y avoit marqué. Je trouvai là Jaſmin, ce domeſtique dont on m'avoit parlé. C'étoit un grand garçon de bonne mine, il me plut au premier coup-d'œil.

Boudez-vous votre ſœur & ſa bonne amie ? vous ſeriez un ingrat, m'avoit dit Adelaïde. Je me répétai cent fois ce reproche, & le commentai de cent manières différentes. Il avoit donc été queſtion de moi ? on m'avoit donc attendu ? j'avois donc été deſiré ? Que la nuit me parut longue, que la matinée fut mortelle ! quel tourment d'entendre ſonner les heures, & de ne pouvoir hâter celle qui nous rapproche de l'objet aimé !

Il arriva enfin le moment ſi deſiré ! je vis ma ſœur, je vis Sophie non moins belle & plus jolie que la première fois. Il y avoit dans ſa ſimple parure je ne ſais quoi de plus adroit & de

plus

plus séduisant. Dans cette seconde visite mes yeux détaillèrent pour ainsi dire ses charmes, & plus d'une fois nos regards se rencontrèrent pendant cet examen si doux. J'admirai sa longue chevelure noire qui contrastoit singulièrement avec sa peau fine, d'une blancheur éblouissante; sa taille élégante & légère que j'aurois embrassée de mes dix doigts; les graces enchantereſſes répandues sur toute sa personne; son pied mignon dont j'ignorois le favorable augure, & ses yeux sur-tout, ses beaux yeux qui sembloient me dire: ah! que nous aimerons l'heureux mortel qui saura nous plaire!

Je fis à mademoiselle de Pontis un compliment qui dut d'autant plus la flatter, qu'il étoit aisé de s'appercevoit que je ne l'avois pas préparé. La conversation fut d'abord générale, la gouvernante de Sophie s'en mêla; je vis

qu'on ménageoit la vieille, & qu'elle aimoit à cauſer, je trouvai charmans les ſots contes qu'elle nous fit. Cependant Perſon s'entretenoit avec ma ſœur, & moi, d'une voix baſſe & tremblante, je faiſois à ma Sophie cent queſtions & cent complimens. La vieille continuoit de raconter ſes belles hiſtoires que nous n'écoutions plus; elle s'apperçut enfin qu'en parlant beaucoup elle ne parloit à perſonne. Elle ſe leva bruſquement & me dit: Monſieur, vous me faites commencer une narration, & vous n'en écoutez pas la fin, cela eſt très-malhonnête. Sophie en me quittant me conſola par un regard tendre.

Nous entendîmes le bruit d'une voiture, c'étoit celle du Baron. Il entra, Adelaïde ſe plaignit de la rareté de ſes viſites; il allégua d'un ton aſſez contraint les embarras d'un établiſſement nouveau. Il cauſa quelques minutes

d'un air préoccupé, & ſe leva enſuite bruſquement avec quelques ſignes d'impatience ; il retournoit à l'hôtel & m'y ramena.

Nous trouvâmes à la porte un équipage brillant. Le ſuiſſe dit au Baron *qu'un gros Monſieur noir* l'attendoit depuis plus d'une heure, & qu'une *cholie tame* venoit d'arriver à l'inſtant. Mon père parut auſſi joyeux que ſurpris, il monta avec empreſſement ; je voulus le ſuivre, il me pria d'entrer chez moi. Jaſmin, à qui je demandai s'il connoiſſoit le gros *monſieur noir*, & la *cholie tame*, me répondit que non.

Curieux de pénétrer le myſtère, & piqué de ce que c'en étoit un pour moi, je me mis en ſentinelle à l'une des fenêtres de mon appartement qui donnoit ſur la rue. Je n'y reſtai pas long-tems ſans voir ſortir un gros homme vêtu de noir qui parloit ſeul,

& paroiſſoit content. Un quart-d'heure après je vis une jeune dame s'élancer légérement dans ſa voiture : le Baron beaucoup moins ingambe voulut ſauter auſſi leſtement, il penſa ſe rompre le col : je fus effrayé ; mais les éclats de rire qui partoient de la voiture me raſſurèrent pleinement. Je m'étonnai que mon père naturellement colère ne donnât aucun ſigne d'humeur, il monta paiſiblement, mit la tête à la portière, me vit à ma croiſée, & parut un peu confus. Je l'entendis ordonner aux domeſtiques de m'avertir qu'il ſortoit pour affaires, & que je pouvois me diſpenſer de l'attendre à ſouper. Je fis part de ma curioſité à Jaſmin qui paroiſſoit mériter ma confiance ; il queſtionna ſans affectation les domeſtiques du Baron. Je ſus le même ſoir que mon père fréquentoit les ſpectacles, & liſoit les papiers publics ; il venoit de prendre

une maîtreſſe à l'opéra, & un intendant dans les petites affiches ! j'en conclus qu'il falloit que le Baron fût bien riche pour ſe charger de ce double fardeau. Au reſte cette réflexion ne me toucha que foiblement. J'aimois, j'avois l'eſpérance de plaire ; au printems de la vie connoit on d'autres biens ?

En peu de tems je rendis à ma ſœur des viſites fréquentes ; mademoiſelle de Pontis l'accompagnoit preſque toujours au parloir. La vieille gouvernante ne ſe fâchoit plus, parce que je la laiſſois finir ſes hiſtoires, & que d'ailleurs Adelaïde avoit ſoin de lui faire des petits préſens. M. Perſon n'étoit plus cet inſtituteur ſévère poſſédé, comme tant d'autres confrères, de la rage d'enſeigner ce qu'il ignoroit. C'étoit, comme tant d'autres auſſi, un petit pédant couleur de roſe, toujours bien régulièrement coëffé, minutieux dans ſa

parure, relâché dans ſa morale, développant avec les femmes une érudition profonde, affectant avec les hommes de n'effleurer que la ſuperficie. Auſſi doux & complaiſant qu'il s'étoit montré d'abord intraitable & dur, il paroiſſoit n'avoir d'autres deſirs que de prévenir les miens ; & quand je parlois d'aller au couvent, je le trouvois auſſi empreſſé que moi.

Cependant mon père, livré aux plaiſirs bruyans de la Capitale, reçevoit beaucoup de monde chez lui. Je fus careſſé du beau ſexe, on me fit des agaceries que je ne compris pas. Certaine douairière ſur-tout eſſaya ſur moi le pouvoir de ſes charmes ; on ſe donna des airs enfantins, on épuiſa les minauderies fines : je n'entendis ſeulement pas ce que ce manège ſignifioit. D'ailleurs je ne voyois dans le monde entier que Sophie, l'amour innocent

& pur m'enflammoit pour elle, & j'ignorois encore qu'il exiſtoit un autre amour.

Depuis plus de quatre mois je voyois Sophie preſque tous les jours, l'habitude d'être enſemble étoit devenue pour nous un beſoin. On ſait que l'amour, quand il s'ignore lui même ou quand il cherche à ſe déguiſer, invente des noms careſſans pour ſuppléer aux noms plus doux qu'il ſoupçonne & qu'il attend. Sophie m'appelloit ſon jeune couſin, j'appellois Sophie ma jolie couſine. La tendreſſe qui nous animoit brilloit dans nos moindres actions, nos regards l'exprimoient; ma bouche n'en avoit point encore haſardé l'aveu, & ma ſœur ne devinoit pas, ou gardoit le ſecret de ſa bonne amie. Aveuglément livré aux premieres impulſions de la nature, j'étois loin de ſoupçonner ſon but ſecret. Content de parler à Sophie, heureux de

l'entendre & de baiſer quelquefois ſa jolie main, je deſirois davantage; je n'aurois pu dire ce que je deſirois. Le moment approchoit où l'une des plus charmantes femmes de la Capitale alloit diſſiper les ténebres qui m'environnoient, & m'initier aux plus doux myſteres de Vénus.

Nous étions dans cette ſaiſon bruyante où regnent à la Ville les plaiſirs avec la folie; Momus avoit donné le ſignal de la danſe; on touchoit aux jours gras. Le jeune comte de Roſambert, depuis trois mois compagnon de mes exercices, & que mon pere combloit d'honnêtetés, me reprochoit depuis quelques jours la vie tranquille & retirée que je menois: devois-je à mon âge m'enterrer tout vivant dans la maiſon de mon pere, & borner mes promenades à de ſottes viſites chez des béguines, pour y voir, qui? ma ſœur! n'étoit-il pas tems de ſortir

de

de mon enfance, que l'on vouloit prolonger éternellement, & ne devois je pas me hâter d'entrer dans le monde, où, avec ma figure & mon eſprit, je ne pouvois manquer d'être favorablement accueilli? tenez, ajouta-t-il, je veux demain vous conduire à un bal charmant où je vais régulièrement quatre fois par ſemaine, vous y verrez bonne compagnie. J'héſitois encore. Il eſt ſage comme une fille, pourſuivit le comte! hé! mais craignez-vous que votre honneur ne coure quelques haſards? habillez-vous en femme : ſous des habits qu'on reſpecte, il ſera bien à couvert. Je me mis à rire ſans ſavoir pourquoi. En vérité, reprit-il, cela vous iroit au mieux! vous avez une figure douce & fine, un léger duvet couvre à peine vos joues; cela ſera délicieux!.... & puis..... tenez, je veux tourmenter certaine perſonne... Chevalier, habil-

lez-vous en femme, nous nous amuſerons.... cela ſera charmant.... vous verrez, vous verrez!

L'idée de ce traveſtiſſement me plut. Il me parut fort agréable d'aller voir Sophie ſous les habits de ſon ſexe. Le lendemain un habille tailleur que le comte de Roſambert avoit fait avertir, m'apporta un habit d'amazone complet, tel que le portent les dames angloiſes quand elles montent à cheval. Un élegant coëffeur me donna le coup de peigne moëlleux, & poſa ſur ma tête virginale le petit chapeau de caſtor blanc. Je deſcendis chez mon père; dès qu'il m'apperçut, il vint à moi d'un air d'inquiétude; puis s'arrêtant tout d'un coup: Bon, dit-il en riant, j'ai d'abord cru que c'étoit Adelaïde! Je lui obſervai qu'il me flattoit beaucoup. — Non, je vous ai pris pour Adelaïde, & je cherchois déjà quel motif l'avoit fait quitter

ſon couvent ſans ma permiſſion, pour venir ici dans cet étrange équipage. Au reſte, gardez-vous d'être fier de ce petit avantage, une jolie figure eſt dans un homme le plus mince des mérites. M. du Portail étoit là : vous vous mocquez, Baron, s'écria-t-il, ne ſavez-vous pas?... mon pere le regarda, il ſe tut.

Ce fut mon pere qui le premier témoigna le deſir d'aller au couvent, il m'y conduiſit. Adelaïde ne me reconnut qu'après quelques momens d'examen. Le Baron enchanté de l'extrême reſſemblance qu'il y avoit entre ma ſœur & moi, nous accabloit de careſſes, & nous embraſſoit tour-à-tour. Cependant Adelaïde ſe repentoit d'être venue ſeule au parloir : que je ſuis fâchée, dit-elle, de n'avoir point amené ma bonne amie! comme nous aurions joui de ſa ſurpriſe! mon cher papa,

permettez-vous que je l'aille chercher? le Baron y consentit. En rentrant, Adelaïde dit à Sophie : ma bonne amie, embrassez ma sœur. Sophie interdite m'examinoit, elle s'arrêta confondue : embrassez donc Mademoiselle, dit la vieille gouvernante, trompée par la métamorphose : Mademoiselle, embrassez donc ma fille, répéta le Baron, que la scene amusoit. Sophie rougit & s'approcha en tremblant ; mon cœur palpitoit. Je ne sais quel secret instinct nous conduisit, je ne sais avec quelle adresse nous dérobâmes notre bonheur aux témoins intéressés qui nous observoient ; ils crurent que dans cette douce étreinte nos joues seulement s'étoient rencontrées.. mes levres avoient pressé les levres de Sophie !..... Lecteurs sensibles qui vous êtes attendris quelquefois avec l'amante de Saint-Preux (1), jugez

[1] Dans la nouvelle Héloïse.

quel plaiſir nous goûtâmes..... C'étoit auſſi le premier baiſer de l'amour.

A notre retour nous trouvâmes à l'hôtel M. de Roſambert qui m'attendoit. Le Baron ſût bientôt de quoi il s'agiſſoit, & me permit plus aiſément que je ne l'aurois cru, de paſſer la nuit entière au bal. Sa voiture nous y conduiſit. Je vais, me dit le Comte, vous préſenter à une jeune dame qui m'eſtime beaucoup; il y a deux grands mois que je lui ai juré une ardeur éternelle, & plus de ſix ſemaines que je la lui prouve. Ce langage étoit pour moi tout à-fait énigmatique; mais déjà je commençois à rougir de mon ignorance; je ſouris d'un air fin, pour faire croire à Roſambert que je le comprenois. Comme je vais la tourmenter, continua-t-il, ayez l'air de m'aimer beaucoup, vous verrez quelle mine elle fera! ſur-ſur-tout ne vous aviſez pas de lui dire

que vous n'êtes pas fille.... oh, nous allons la déſoler !

Dès que nous parûmes dans l'aſſemblée, tous les regards ſe fixerent ſur moi : j'en fus troublé, je ſentis que je rougiſſois, je perdis toute contenance. Il me vint d'abord dans l'eſprit que quelque partie de mon ajuſtement mal arrangée, ou que mon maintien emprunté m'avoient trahi ; mais bientôt, à l'empreſſement général des hommes, au mécontentement univerſel des femmes, je jugeai que j'étois bien déguiſé. Celle-ci me jettoit un regard dédaigneux, celle-là m'examinoit d'un petit air boudeur, on agitoit les éventails, on ſe parloit tout bas, on ſourioit malignement ; je vis que je recevois l'accueil dont on honore, dans un cercle nombreux, une rivale trop jolie qu'on y voit pour la premiere fois.

Une très-belle femme entra, c'étoit la maîtresse du comte, il lui présenta sa parente qui sortoit, disoit-il, du couvent. La dame, (elle s'appelloit la Marquise de B***) m'accueillit très-obligeamment, je pris place auprès d'elle, & les jeunes gens firent un demi-cercle autour de nous. Le comte, bien-aise d'exciter la jalousie de sa maîtresse, affectoit de me donner une préférence marquée. La Marquise apparemment piquée de sa coquetterie, & bien résolue de l'en punir, en lui dissimulant le dépit qu'elle en ressentoit, redoubla pour moi de politesse & d'amitié : Mademoiselle avez-vous du goût pour le couvent, me dit-elle ?—Je l'aimerois bien, Madame, s'il s'y trouvoit beaucoup de personnes qui vous ressemblassent. La Marquise me témoigna par un sourire combien ce compliment la flattoit, elle me fit plusieurs autres questions,

parut enchantée de mes réponſes ; m'accabla de ces petites careſſes que les femmes ſe prodiguent entr'elles, dit à Roſambert qu'il étoit trop heureux d'avoir une telle parente, & finit par me donner un baiſer tendre que je lui rendis poliment. Ce n'étoit pas ce que Roſambert vouloit, ni ce qu'il s'étoit promis. Déſolé de la vivacité de la Marquiſe, & plus encore de la bonne foi avec laquelle je recevois ſes careſſes, il ſe pencha à ſon oreille, & lui découvrit le ſecret de mon déguiſement. Bon quelle apparence! s'écria la Marquiſe, après m'avoir conſidéré quelques momens. Le Comte proteſta qu'il avoit dit la vérité. Elle me regarda de nouveau : quelle folie ! cela ne ſe peut pas. Et le Comte renouvella ſes proteſtations. Quelle idée ! reprit la Marquiſe en baiſſant la voix, ſavez-vous ce qu'il dit ? Il ſoutient que vous

êtes un jeune homme déguiſé, je répondis timidement & bien bas qu'il diſoit la vérité. La Marquiſe me lança un regard tendre, me ſerra doucement la main, & feignant de m'avoir mal entendu : je le ſavois bien, dit-elle aſſez haut, cela n'avoit pas l'ombre de vraiſemblance : puis s'adreſſant au Comte : mais, Monſieur, à quoi cette plaiſanterie reſſemble-t-elle ? — Quoi ! reprit celui-ci très-étonné, Mademoiſelle prétend !..... — Comment ſi elle le prétend ! mais voyez donc ! un enfant ſi aimable ! une auſſi jolie perſonne ! — Quoi ! dit encore le Comte.. — Oh, Monſieur, finiſſez, reprit la Marquiſe avec une humeur très-marquée, vous me croyez folle ou vous êtes fou.

Je crus de bonne foi qu'elle ne m'avoit pas compris, je baiſſai la voix : je vous demande pardon, Madame, je me ſuis peut être mal expliqué, je

ne ſuis pas ce que je parois être, le Comte vous a dit la vérité. Je ne vous crois pas plus que lui, répondit-elle en affectant de parler encore plus bas que moi; elle me ſerra la main. — Je vous aſſure, Madame.... — Taiſez-vous, vous êtes une friponne; mais vous ne me ferez pas prendre le change plus que lui; & elle m'embraſſa de nouveau. Roſambert qui ne nous avoit pas entendus, demeura ſtupéfait. La jeuneſſe qui nous environnoit, paroiſſoit attendre avec autant de curioſité que d'impatience la fin & l'explication d'un dialogue auſſi obſcur pour elle; mais le Comte retenu par la crainte de déplaire à ſa maîtreſſe en ſe couvrant lui-même de ridicule, ſe flattant d'ailleurs que je finirois bientôt le quiproquo, ſe mordoit les lèvres & n'oſoit plus dire un ſeul mot. Heureuſement la Marquiſe vit entrer la Comteſſe

le *** ſon amie : je ne ſais ce qu'elle lui dit à l'oreille ; mais auſſi-tôt la Comteſſe s'attacha à Roſambert & ne le quitta plus.

Cependant le bal étoit commencé, je figurois dans une contre-danſe, le haſard voulut que la Comteſſe & Roſambert ſe trouvaſſent aſſis derrière la place que j'occupois. La jeune dame lui diſoit : non, non, tout cela eſt inutile, je me ſuis emparé de vous pour toute la ſoirée, je ne vous cede à perſonne. Plus jalouſe qu'un ſultan, je ne vous laiſſe parler à qui que ce ſoit, vous ne danſerez pas ou vous danſerez avec moi, & ſi vous penſez tout ce que vous me dites d'obligeant, je vous défends de dire un mot, un ſeul mot à la Marquiſe ni à votre jeune parente. — ma jeune parente ? interrompit le Comte, ſi vous ſaviez.... — Je ne veux rien ſavoir, je prétends

ſeulement que vous reſtiez là. Hé! mais, ajouta-t-elle légérement, j'ai peut-être des projets ſur vous, allez-vous faire le cruel? Je n'en entendis pas davantage, la contre-danſe finiſſoit. La Marquiſe ne m'avoit pas perdu de vue un moment; je voulus me repoſer, je trouvai une place auprès d'elle, nous commençames, reprimes, quittâmes & reprimes vingt fois une converſation fort animée, ſouvent interrompue par ſes careſſes, & dans laquelle je vis bien qu'il falloit lui laiſſer une erreur qui paroiſſoit lui plaire.

Le Comte ne ceſſoit de nous obſerver avec une inquiétude très-marquée; la Marquiſe ne paroiſſoit pas s'en appercevoir : mon intention, me dit-elle enfin, n'eſt pas de paſſer ici la nuit entière, & ſi vous m'en croyez, vous ménagerez votre ſanté. Acceptez chez moi une collation légère, il eſt plus de

minuit, M. le Marquis ne tardera pas à me venir joindre, nous irons ſouper chez moi, enſuite je vous reconduirai moi-même chez vous. Au reſte, ajouta-t-elle d'un air négligé, c'eſt un ſingulier homme que M. de B***. Il lui prend de tems en tems des caprices de tendreſſe pour moi, il a des accès de jalouſie fort ridicules, des airs d'attention dont je le diſpenſerois volontiers ; quant à la fidélité qu'il me jure, je n'y crois pas plus que je ne m'en ſoucie, cependant je ne ſerois pas fâchée de la mettre à l'épreuve ; il va vous voir, il vous trouvera charmante. Vous ne recommencerez pas alors ce petit conte de votre déguiſement, c'eſt une jolie plaiſanterie, mais nous l'avons épuiſée ; auſſi, loin de la répéter devant M. de B***, vous voudrez bien s'il ne vous répugne pas de m'obliger un peu, vous voudrez bien lui faire quelques avances. Je demandai à la Marquiſe ce que c'étoit que des avances. Elle rit de

bon cœur de l'ingénuité de ma queſtion, & puis me regardant d'un air attendri: écoutez, me dit-elle, vous êtes femme, cela eſt clair, ainſi toutes les careſſes que je vous ai faites ce ſoir ne ſont que des amitiés; mais ſi vous étiez effectivement un jeune homme déguiſé, & que le croyant je vous euſſe traité de la même manière, cela s'appelleroit des avances, & des avances très fortes. Je lui promis de faire des avances au Marquis — Fort bien, ſouriez à ſes propos, regardez-le d'un certain air; mais ne vous aviſez pas de lui ſerrer la main comme je vous fais, & de l'embraſſer comme je vous embraſſe, cela ne ſeroit ni décent ni vraiſemblable.

Nous en étions là quand le Marquis arriva. Il me parut jeune encore, il étoit aſſez bien fait, mais d'une taille fort petite, & ſes manières reſſembloient à ſa taille; ſa figure avoit de la gaîté, mais de cette gaîté qui fait qu'on

rit toujours aux dépens de celui qui l'inſpire. Voici mademoiſelle du Portail, lui dit la Marquiſe (je m'étois donné ce nom) c'eſt une jeune parente du Comte, vous me remercierez de vous l'avoir fait connoître, elle veut bien venir ſouper avec nous. Le Marquis trouva que j'avois *la phyſionomie heureuſe*, il me prodigua des éloges ridicules, je l'en remerciai par des complimens outrés. Je ſuis très-content, me dit-il, d'un air péſant qu'il croyoit fin, que vous me faſſiez l'honneur de ſouper chez moi, Mademoiſelle, vous êtes jolie, très-jolie, & ce que je vous dis là eſt certain, car je me connois en phyſionomie. Je répondis par le plus agréable ſourire: ma chere enfant, me diſoit la Marquiſe de l'autre côté, j'ai engagé votre parole, vous êtes trop polie pour me dédire; au reſte je vous débarraſſerai du Marquis dès

qu'il vous ennuiera : elle me ſerra la main ; le Marquis la vit. Oh, que je voudrois, dit-il, tenir une de ces petites mains là dans les miennes ! je lui lançai une œillade meurtrière : partons, Meſdames, partons, s'écria-t-il d'un air léger & conquérant. Il ſortit pour appeller ſes gens.

Le Comte qui l'entendit vint à nous, quelques efforts que la Comteſſe eût fait pour le retenir. Il me dit d'un ton ſérieuſement ironique : Monſieur ſe trouve ſans doute fort bien ſous ſes habits galans, il ne compte pas apparemment déſabuſer la Marquiſe ? Je répondis ſur le même ton, mais en baiſſant la voix : mon cher parent, voudriez-vous ſitôt détruire votre ouvrage ? il s'adreſſa à la Marquiſe : Madame, je me crois en conſcience obligé de vous avertir encore une fois que ce n'eſt point mademoiſelle du Portail qui

qui aura le bonheur de ſouper chez vous ; mais bien le Chevalier de Faublas, mon très-jeune & très-fidèle ami. Et moi, Monſieur, lui répondit-on, je vous déclare que vous avez trop compté ſur ma patience ou ſur ma crédulité. Ayez la bonté de ceſſer cet impertinent badinage, ou décidez-vous à ne me revoir jamais. — Je me ſens le courage de prendre l'un & l'autre parti, Madame, je ſerois déſolé de troubler vos plaiſirs par mes indiſcrétions, ou de les gêner par mes importunités.

Le Marquis rentroit au moment même, il frappa ſur l'épaule de Roſambert, & le retenant par le bras : quoi ! tu ne ſoupes pas avec nous ? tu nous laiſſes ta parente ? ſais-tu qu'elle eſt jolie ta parente ! ſais tu que ſa phyſionomie promet ! Il baiſſa la voix : mais, entre nous, je crois la petite perſonne un peu... vive ! — Oh oui, très-jolie &

très-vive, reprit le Comte avec un ſourire amer, elle reſſemble à bien d'autres; & puis comme s'il eût preſſenti le ſort prochain de ce bon mari, je vous ſouhaite une bonne nuit, lui dit-il. Quoi! penſes-tu, reprit le Marquis, que je garde ta parente pour?... écoute donc, ſi elle le vouloit bien!... je vous ſouhaite une bonne nuit, répéta le Comte, & il ſortit en éclatant de rire. La Marquiſe ſoutint que M. de Roſambert devenoit fou, je trouvai qu'il étoit fort malhonnête: Point du tout, me dit confidemment le Marquis, il vous aime à la rage, il a vu que je vous faiſois ma cour, il eſt jaloux.

En cinq minutes nous fûmes à l'hôtel du Marquis; on ſervit auſſi-tôt, je fus placé entre la Marquiſe & ſon galant époux qui ne ceſſoit de me dire ce qu'il croyoit de très-jolies choſes. Trop occupé d'abord à ſatisfaire l'appetit tout-à-fait mâle que la danſe

m'avoit donné, je n'employai pour lui répondre que le langage des yeux. Dès que ma faim fut un peu calmée, j'applaudis ſans ménagement à toutes les ſottiſes qu'il lui plut de me débiter, & ſes mauvais bons-mots lui valurent mille complimens dont il fut enchanté. La Marquiſe qui m'avoit toujours conſidéré avec la plus grande attention, & dont les regards s'animoient viſiblement, s'empara d'une de mes mains; curieux de voir juſqu'où s'étendroit le pouvoir de mes charmes trompeurs, j'abandonnai l'autre au Marquis. Il la ſaiſit avec un tranſport inexprimable. La Marquiſe plongée dans des réflexions profondes, ſembloit méditer quelque projet important; je la voyois ſucceſſivement rougir & trembler, & ſans dire un ſeul mot, elle preſſoit légérement ma main droite engagée dans les ſiennes. Ma main gauche

étoit dans une prison moins douce ; le Marquis la serroit de manière à me faire crier. Charmé de sa bonne fortune, tout fier de son bonheur, tout étonné de l'adresse avec laquelle il trompoit sa femme en sa présence même, il poussoit de tems en tems de longs soupirs dont j'étois étourdi, & des éclats de rire dont le plafond retentissoit ; ensuite craignant de se trahir, cherchant à étouffer ce rire éclatant que la Marquise auroit pu remarquer, peut être aussi croyant me faire une gentillesse, il me mordoit les doigts.

La belle Marquise sortit enfin de sa rêverie pour me dire : Mademoiselle du Portail, il est tard, vous deviez passer la nuit entière au bal, on ne vous attend pas chez vous avant huit ou neuf heures du matin, restez chez moi ; j'offrirois à toute autre un appartement d'amie, vous pouvez disposer du mien :

je dois, ajouta-t-elle d'un ton careſſant, vous ſervir aujourd'hui de maman, je ne veux pas que ma fille ait une autre chambre à coucher que la mienne; je vais lui faire dreſſer un lit près du mien..... Et pourquoi donc faire dreſſer un lit, interrompit le Marquis, on eſt fort bien deux dans le vôtre; quand je vais vous y trouver, moi, eſt-ce que je vous gêne? j'y dors tout d'un ſomme, & vous auſſi. En finiſſant, il me donna amoureuſement par-deſſous la table un grand coup de genou qui me froiſſa la peau: je répondis à cette galanterie ſur le champ, de la même manière & ſi vigoureuſement qu'il lui échappa un grand cri. La Marquiſe ſe leva d'un air allarmé: ce n'eſt rien, lui dit-il, ma jambe a accroché la table. J'étouffois de rire, la Marquiſe n'y tint pas plus que moi, & ſon cher époux, ſans ſavoir pour-

quoi, ſe mit à rire plus fort que nous deux.

Quand notre exceſſive gaîté fut un peu modérée, la Marquiſe me renouvella ſes offres : acceptez la moitié du lit de Madame, crioit le Marquis, acceptez, je vous le dis, vous y ſerez bien, vous verrez que vous y ſerez bien. Je vais revenir tout-à-l'heure ; mais acceptez : il nous quitta. Madame, dis-je à la Marquiſe, votre invitation m'honore autant qu'elle me flatte ; mais eſt-ce à mademoiſelle du Portail ou à M. de Faublas que vous la faites? — Encore cette mauvaiſe plaiſanterie du Comte, petite friponne ! & c'eſt vous qui la répétez ! ne vous ai-je pas dit que je ne vous croyois pas ? — Mais Madame.....—Paix paix, reprit-elle, en poſant ſon doigt ſur ma bouche, le Marquis va rentrer, qu'il ne vous entende pas dire de pareilles folies. Cette

charmante enfant ! (elle m'embraſſa tendrement) comme elle eſt timide & modeſte ! mais comme elle eſt maligne ! allons, petite eſpiegle, venez : elle me tendit la main, nous paſsâmes dans ſon appartement.

Il étoit queſtion de me mettre au lit. Les femmes de la Marquiſe voulurent me prêter leur miniſtere, je les priai en tremblant d'offrir à leur maîtreſſe leurs ſervices dont je ſaurois bien me paſſer. Oui, dit la Marquiſe attentive à tous mes mouvemens, ne la gênez pas ; c'eſt un enfantillage de couvent, laiſſez la faire. Je paſſai promptement derriere les rideaux ; mais je me trouvai dans un grand embarras quand il fallut me dépouiller de ces habits dont l'uſage m'étoit ſi peu familier. Je caſſois les cordons, j'arrachois les épingles, je me piquois d'un côté, je me déchirois de l'autre ; plus je me hâtois & moins j'allois vîte. Une femme

de chambre passa près de moi au mo-ment où je venois d'ôter mon dernier jupon. Je tremblai qu'elle n'entrouvrît les rideaux, je me précipitai dans le lit, émerveillé de la singuliere aventure qui m'avoit conduit là, mais ne soupçonnant pas encore qu'on pût avoir, en couchant deux, d'autres desirs que de causer ensemble, avant de s'endormir. La Marquise ne tarda pas à me suivre; la voix de son mari se fit entendre: ces dames me permetront bien d'assister à leur coucher? Quoi! déjà au lit! il voulut m'embrasser, la Marquise se fâcha sérieusement, il ferma lui-même les rideaux, & nous rendant le souhait que lui avoit fait le Comte, il nous cria de la porte: une bonne nuit.

Un silence profond régna quelques instans. Dormez vous déjà, belle enfant! me dit la Marquise d'une voix altérée.— Oh non, je ne dors pas! elle se préci-

pita

dans mes bras, & me preſſa contre ſon ſein. Dieux ! s'écria-t-elle avec une ſurpriſe bien naturellement jouée, ſi elle étoit feinte, c'eſt un homme ! & puis me repouſſant avec promptitude : quoi ! Monſieur, il eſt poſſible ?.... Madame, je vous l'ai dit, répliquai-je en tremblant. — Vous me l'avez dit, Monſieur, mais cela étoit-il croyable ? il s'agiſſoit bien de dire ! il ne falloit pas reſter chez moi.... ou du moins il ne falloit pas empêcher qu'on vous dreſsât un autre lit..... — Madame ce n'eſt pas moi ! c'eſt M. le Marquis. — Mais, Monſieur, parlez donc plus bas.... Monſieur, il ne falloit pas reſter chez moi, il falloit vous en aller. — Hé bien, Madame, je m'en vais !... elle me retint par le bras : vous, vous en allez ! où cela, Monſieur ? & quoi faire ? réveiller mes femmes ! riſquer

un eſclandre !. ... peut-être montrer à tous mes gens qu'un homme eſt entré dans mon lit ; qu'on me manque à ce point ?.. — Madame, je vous demande pardon, ne vous fâchez pas, je m'en vais me jetter dans un fauteuil. — Oui, dans un fauteuil ! oui.... ſans doute il le faut !... mais voyez la belle reſſource ! (en me retenant toujours par le bras). Fatigué comme il eſt ! par le froid qu'il fait ! s'enrhumer ! détruire ſa ſanté !... vous mériteriez que je vous traitaſſe avec cette rigueur... allons reſtez-là ; mais promettez d'être ſage. — Pourvu que vous me pardonniez, Madame... — Non, je ne vous pardonne pas ! mais j'ai plus d'attention pour vous que vous n'en avez pour moi. Voyez comme ſa main eſt déjà froide ! & par pitié elle la poſa ſur ſon col d'ivoire. Guidée par la nature & par l'amour, cette heureuſe main deſcendit

un peu ; je ne ſavois quelle agitation faiſoit bouillonner mon ſang. Aucune femme éprouva-t-elle jamais l'embarras où il me met ! reprit la Marquiſe d'un ton plus doux. — Ah, pardonnez-moi donc, ma chere maman.... — Oui, votre chere maman ! vous avez bien des égards pour votre maman ! petit libertin que vous êtes ! ſes bras qui m'avoient repouſſé d'abord m'attiroient doucement. Bientôt nous nous trouvâmes ſi près l'un de l'autre, que nos levres ſe rencontrerent, j'eus la hardieſſe d'imprimer ſur les ſiennes un baiſer brûlant. Faublas, eſt-ce là ce que vous m'avez promis ? me dit-elle d'une voix preſque éteinte. Sa main s'égara, un feu dévorant circuloit dans mes veines... Ah, Madame, pardonnez-moi, je me meurs ! — Ah mon cher Faublas... mon ami !... je reſtois ſans mouvement. La Marquiſe eut pitié de mon embar-

ras qui ne pouvoit lui déplaire..... elle aida ma timide inexpérience.... Je reçus avec autant d'étonnement que de plaiſir, une charmante leçon que je répétai plus d'une fois.

Nous employâmes pluſieurs heures dans ce doux exercice, je commençois à m'endormir ſur le ſein de ma belle maîtreſſe, quand j'entendis le bruit d'une porte qui s'ouvroit doucement, on entroit, on s'avançoit ſur la pointe du pied; j'étois ſans armes dans une maiſon que je ne connoiſſois point, je ne pus me défendre d'un mouvement d'effroi. La Marquiſe qui devina ce que c'étoit, me dit tout bas de prendre ſa place & de lui céder la mienne; j'obéis promptement: à peine m'étois-je tapi ſur le bord du lit, qu'on entr'ouvrit les rideaux du côté que je venois de quitter. Qui vient me réveiller ainſi, dit la Marquiſe? on héſita quelques inſtans, en-

ſuite on s'expliqua ſans lui répondre. Et quelle eſt cette fantaiſie, continua-t-elle ? Quoi ! Monſieur, vous choiſiſſez auſſi mal votre tems, ſans attention pour moi, ſans reſpect pour l'innocence d'une jeune perſonne qui peut-être ne dort pas, ou qui pourroit ſe réveiller ! Vous n'êtes guere raiſonnable, je vous prie de vous retirer. Le Marquis inſiſtoit, en balbutiant à ſa femme de comiques excuſes : Non Monſieur, lui dit-elle, je ne le veux point, cela ne ſera point, je vous aſſure que cela ne ſera point, je vous ſupplie de vous retirer : elle ſe jetta hors du lit, le prit par le bras & le mit à la porte.

Ma belle maîtreſſe revint à moi en riant : ne trouvez-vous pas mon procédé bien noble, me dit-elle ? voyez ce que j'ai refuſé à cauſe de vous. Je ſentis que je lui devois un dédommagement, je l'offris avec ardeur, on l'ac-

cepta avec reconnoiſſance ; une femme de vingt-cinq ans eſt ſi complaiſante quand elle aime ! la Nature a tant de reſſources dans un novice de ſeize ans !

Cependant tout eſt borné chez les foibles humains, je ne tardai pas à m'endormir profondément : quand je me réveillai, le jour pénétroit dans l'appartement, malgré les rideaux : je ſongeai à mon père....hélas ! je me ſouvins de ma Sophie ! une larme s'échappa de mes yeux, la Marquiſe s'en apperçut. Déjà capable de quelque diſſimulation, j'attribuai au chagrin de la quitter la pénible agitation que j'éprouvois ; elle m'embraſſa tendrement, je la vis ſi belle ! l'occaſion étoit ſi preſſante !....Quelques heures de ſommeil avoient ranimé mes forces....L'ivreſſe du plaiſir diſſipa les remords de l'amour.

Il fallut enfin ſonger à nous ſéparer. La Marquiſe me ſervit de femme-de-

chambre ; elle étoit ſi adroite, que ma toilette eût été bientôt faite, ſi nous avions pu ſauver les diſtractions. Quand nous crûmes qu'il ne manquoit plus rien à mon ajuſtement, la Marquiſe ſonna ſes femmes. Le Marquis attendoit depuis plus d'une heure qu'il fît jour chez Madame. Il me complimenta ſur ma diligence : je ſuis sûr, me dit-il, que vous avez paſſé une excellente nuit ; & ſans me donner le tems de répondre : elle paroît fatiguée pourtant : elle a les yeux battus ! voilà ce que c'eſt que cette danſe ! on s'en donne par-deſſus les yeux, & le lendemain on n'en peut plus ! je le dis tous les jours à la Marquiſe qui n'en tient compte : allons, il faut réparer les forces de cette charmante enfant, après cela, nous la reconduirons chez elle.

Ce *nous la reconduirons* étoit très-propre à m'inquiéter. Je témoignai au

Marquis qu'il ſuffiroit que la Marquiſe prît cette peine ; il inſiſta. La Marquiſe ſe joignit à moi pour lui faire perdre cette idée ; il nous répondit que Monſieur Duportail ne pouvoit trouver mauvais qu'il lui ramenât ſa fille, puiſque la Marquiſe ſeroit avec nous, & qu'il étoit curieux de connoître l'heureux père d'une auſſi aimable enfant. Quelques efforts que nous fiſſions, nous ne pûmes l'empêcher de nous accompagner.

Je commençois à craindre que cette aventure qui avoit eu de ſi heureux commencemens, ne finît fort mal. Je ne vis rien de mieux à faire que de donner au cocher du Marquis la véritable adreſſe de M. Duportail : Chez M. Duportail, près de l'Arſenal, lui dis-je. La Marquiſe ſentoit mon embarras & le partageoit ; aucun expédient ne s'étoit encore préſenté à mon eſprit, quand nous arrivâmes à la porte de mon prétendu père.

Il étoit chez lui, on lui dit que le Marquis & la Marquiſe de B*** lui ramenoient ſa fille. Ma fille ! s'écria-t-il, avec la plus vive agitation, ma fille ! il accourut vers nous. Sans lui donner le tems de dire un ſeul mot, je me jettai à ſon col, oui, lui dis-je, vous êtes veuf & vous avez une fille. Parlez plus bas encore, reprit-il avec vivacité, parlez plus bas, qui vous l'a dit ? — Eh mon Dieu ! ne m'entendez-vous pas ? C'eſt moi qui ſuis votre fille. Gardez-vous de dire *non* devant le Marquis. M. Duportail plus tranquille, mais non moins étonné, ſembloit attendre qu'on s'expliquât. Monſieur, lui dit la Marquiſe, Mademoiſelle Duportail a paſſé une partie de la nuit au bal, & l'autre partie chez moi. Etes-vous fâché, Monſieur, lui dit le Marquis qui remarquoit ſon étonnement, que Mademoiſelle ait paſſé une partie de la nuit chez moi ?

vous auriez tort, car elle a couché dans l'appartement de Madame, dans ſon lit même, avec elle; on ne pouvoit la mettre mieux. Etes-vous fâché que je l'aie accompagnée juſqu'ici, j'avoue que ces dames ne le vouloient pas, c'eſt moi.... Je ſuis très-ſenſible, répondit enfin M. Duportail, tout-à-fait revenu de ſa première ſurpriſe, & d'ailleurs bien inſtruit par les diſcours du Marquis, je ſuis très-ſenſible aux bontés que vous avez eues pour ma fille; mais je dois vous déclarer devant elle, (il me regarda, je tremblois) que je ſuis fort étonné qu'elle ait été au bal déguiſée de cette façon là. Comment! déguiſée? Monſieur, interrompit la Marquiſe. — Oui madame, un habit d'amazone! cela convient-il à ma fille? ou du moins ne devoit-elle pas me demander mon avis & ma permiſſion?

Ravi de l'ingénieuſe tournure que

mon nouveau père avoit priſe, j'affectai de paroître humiliée. Ah ! je croyois que le papa le ſavoit, dit le Marquis ; Monſieur il faut pardonner cette petite faute. Mademoiſelle votre fille a la phyſionomie la plus heureuſe, je vous le dis & je m'y connois ! mademoiſelle votre fille ! . . c'eſt une charmante perſonne, elle a enchanté tout le monde, ma femme ſur tout ; oh ! tenez, ma femme en eſt folle. Il eſt vrai, Monſieur, dit la Marquiſe, avec un ſang-froid admirable, que Mademoiſelle m'a inſpiré toute l'amitié qu'elle mérite.

Je me croyois ſauvé, lorſque mon véritable père, le Baron de Faublas, qui ne ſe faiſoit jamais annoncer chez ſon ami, entra tout-à-coup. Ah ! Ah ! dit il, en m'appercevant. . . . M. Duportail, courut à lui les bras ouverts ; mon cher Faublas, vous voyez ma fille, que Monſieur le Marquis & Madame

la Marquiſe de B*** me ramènent ! Votre fille ! interrompit mon père. — Hé oui, ma fille ! vous ne la reconnoiſſez pas ſous cet habit ridicule : Mademoiſelle, ajouta-t-il avec colère, paſſez dans votre appartement, & que perſonne ne vous ſurprenne plus dans cet équipage indécent !

Je fis, ſans dire mot, une révérence à M. de B***, qui paroiſſoit me plaindre, & une à la Marquiſe, qui me voyoit à peine ; car au nom de mon père, elle avoit été ſi troublée, que je craignis qu'elle ne ſe trouvât mal. Je me retirai dans la pièce voiſine & je prêtai l'oreille. Votre fille ! répéta encore le Baron. — Eh ! oui, ma fille ! qui s'eſt aviſée d'aller au bal avec les habits que vous lui avez vus. Monſieur le Marquis vous dira le reſte. Et effectivement M. le Marquis répéta à mon père tout ce qu'il avoit dit à M. Du-

portail, il lui affirma que j'avois couché dans l'appartement de ſa femme, dans ſon lit même, avec elle. Elle eſt fort heureuſe, dit mon père, en regardant la Marquiſe.... Fort heureuſe, répéta-t-il, qu'une ſi grande imprudence n'ait pas eu des ſuites fâcheuſes. Eh! quelle ſi grande imprudence a donc commiſe cette chere enfant, répliqua la Marquiſe que j'avois vu déconcertée, mais dont les forces s'étoient ranimées promptement. Quoi! parce qu'elle a pris un habit d'amazone! Sans doute, interrompit le Marquis, ce n'eſt qu'une vétille! & vous, Monſieur, (en s'adreſſant à mon père, d'un ton fâché) permettez moi de vous dire qu'au lieu de vous permettre, ſur le compte de la jeune perſonne, des reflexions qui peuvent lui nuire, vous feriez bien mieux de vous joindre à nous pour obtenir que ſon père lui pardonne. Madame, dit M. Duportail

à la Marquiſe, je le lui pardonne à cauſe de vous, (en s'adreſſant au Marquis) mais à condition qu'elle n'y retournera plus. En habit d'amazone, ſoit, répondit celui-ci; mais j'eſpere que vous nous la renverrez avec ſes habits ordinaires; nous ſerions trop privés de ne plus voir cette charmante enfant. Aſſurément, dit la Marquiſe en ſe levant, & ſi Monſieur ſon père veut nous rendre un veritable ſervice, il l'accompagnera. M. Duportail reconduiſit la Marquiſe juſqu'à ſa voiture, en lui prodiguant les remercîmens qu'il étoit préſumé lui devoir.

Leur départ me ſoulagea d'un peſant fardeau. Voilà une bien ſinguliere aventure, dit M. Duportail en rentrant: Très-ſinguliere, répondit mon père, la Marquiſe eſt une fort belle femme, le petit drôle eſt bien heureux. Savez-vous, répliqua ſon ami, qu'il a preſque pénétré mon ſecret? quand on m'a an-

noncé ma fille, j'ai cru que ma fille m'étoit rendue, & quelques mots échappés m'ont trahi. —Eh bien, il y a un remede à cela, Faublas eſt plus raiſonnable qu'on ne l'eſt ordinairement à ſon âge ; pour qu'il fût prodigieuſement avancé, il ne lui manquoit que quelques lumieres qu'il a ſans doute acquiſes cette nuit : il a l'ame noble & le cœur excellent ; un ſecret qu'on devine ne nous lie pas, comme vous ſavez, mais un honnête homme ſe croiroit deshonoré, s'il trahiſſoit celui qu'un ami lui a confié ; apprenez le vôtre à mon fils ; point de demi-confidence, je vous réponds de ſa diſcrétion. — Mais, des ſecrets de cette importance!..... il eſt ſi jeune!..... — Si jeune ! mon ami, un Gentilhomme l'eſt-il jamais, quand il s'agit de l'honneur ! mon fils, déjà dans ſon adoleſcence, ignoreroit un des devoirs les plus ſacrés de l'homme qui penſe ! un en-

ſant que j'ai élevé auroit beſoin de l'expérience de ſon père, pour ne pas faire une baſſeſſe !... — Mon ami, je me rends. —Mon cher Duportail, croyez que vous ne vous en repentirez jamais. J'eſpere d'ailleurs que cette confidence, devenue preſque néceſſaire, ne ſera pas tout-à-fait inutile. Vous ſavez que j'ai fait quelques ſacrifices pour donner à mon fils une éducation convenable à ſa naiſſance & porportionnée aux eſpérances qu'il me fait concevoir ; qu'il reſte encore un an dans cette capitale pour s'y perfectioner dans ſes exercices, cela ſuffit je crois ; enſuite il voyagera, & je ne ſerois pas fâché qu'il s'arrêtât quelques mois en Pologne. Baron, interrompit Monſieur Duportail, le détour dont votre amitié ſe ſert, eſt auſſi ingénieux que délicat ; je ſens toute l'honnêteté de votre propoſition qui m'eſt très-agréable,

ble, je vous l'avoue. Ainſi, reprit le Baron, vous voudriez bien donner à Faublas une lettre pour le bon ſerviteur qui vous reſte dans ce pays là ; Boleſſas & mon fils feront de nouvelles recherches. Mon cher Lovzinski, ne déſeſpérez pas encore de votre fortune ; ſi votre fille exiſte, il n'eſt pas impoſſible qu'elle vous ſoit rendue. Si le Roi de Pologne .....Mon père parla plus bas, & tira ſon ami à l'autre bout de l'appartement : ils y cauſerent plus d'une demi-heure : après quoi, tous deux s'étant rapprochés de la porte contre laquelle j'étois placé, j'entendis le Baron qui diſoit : je ne veux pas lui demander les détails de ſon aventure, probablement ils ſont aſſez plaiſans, je ne les entendrois pas avec l'air de ſérérité qui conviendroit ; ſans doute, il vous contera de point en point ſon hiſtoire, vous m'en ferez part : au reſte,

je crois que nous venons de voir un ſot mari. Il n'eſt pas le ſeul, mon ami, répondit M. Duportail. On le ſait bien, répliqua le Baron; mais il n'en faut rien dire.

Je les entendis s'approcher de ma porte, j'allai me jetter dans un fauteuil. Le Baron me dit en entrant: ma voiture eſt là, faites-vous reconduire à l'hôtel, allez vous repoſer, & déſormais je vous défends de ſortir avec cet habit. Mon ami, me dit M. Duportail, qui me ſuivit juſqu'à la porte, un des ces jours nous dînerons enſemble tête-à-tête, vous ſavez une partie de mon ſecret, je vous apprendrai le reſte; mais ſur-tout de la diſcrétion. Songez d'ailleurs que je vous ai rendu ſervice. Je l'aſſurai que je ne l'oublierois pas, & qu'il pouvoit être tranquille. Dès que je fus rentré chez moi, je me mis au lit, & m'endormis profondément.

Il étoit fort tard quand je me ré-

veillai : M. Perſon & moi nous fûmes au couvent ; avec quelle douce émotion je revis ma Sophie ! Sa contenance modeſte, ſon innocence ingénue, l'accueil timide & careſſant qu'elle me fit, un petit air d'embarras que lui donnoit encore le ſouvenir du baiſer de la veille, tout en elle inſpiroit l'amour, mais l'amour tendre & reſpectueux. Cependant l'image des charmes de la Marquiſe me pourſuivoit juſqu'au parloir ; mais que d'avantages précieux ſa jeune rivale avoit ſur elle ! Il eſt vrai que les plaiſirs de la nuit dernière ſe repréſentoient vivement à mon imagination échauffée ; mais combien je leur préférois ce moment délicieux où j'avois trouvé, ſur les lèvres de Sophie, une ame nouvelle : la Marquiſe régnoit ſur mes ſens étonnés ; mon cœur adoroit Sophie.

Le lendemain je me ſouvins que la

Marquiſe m'attendoit chez elle ; mais je me ſouvins auſſi que le Baron m'avoit dit : *je vous défends de ſortir avec cet habit.* D'ailleurs comment me préſenter chez la Marquiſe, ſans être au moins accompagné d'une femme-de-chambre ; il ne falloit pas ſonger au Comte, qui ſans doute n'étoit pas tenté de m'y conduire ; & le Marquis ne trouveroit-il pas ſingulier qu'une jeune perſonne ſortît toute ſeule ? Impatient de revoir ma belle maîtreſſe, mais retenu par la crainte de déplaire à mon père, je ne ſavois à quoi me réſoudre. Jaſmin vint me dire qu'une femme d'un certain âge envoyée par Mademoiſelle Juſtine demandoit à me parler. — Je ne ſais quelle eſt cette Demoiſelle Juſtine ; mais faites entrer. Mademoiſelle Juſtine m'a chargée de vous préſenter ſes reſpects, me dit la femme, & de vous remettre ce paquet & cette lettre. Avant d'ouvrir le

paquet, je pris la lettre dont l'adreſſe étoit ſimplement à *Mademoiſelle Duportail.* J'ouvris avec empreſſement & je lus :

« Donnez-moi de vos nouvelles, ma » chere enfant, avez-vous paſſé une » bonne nuit ? Vous aviez beſoin de » repos, je crains fort que les fatigues » du bal & la ſcene déſagréable que » M. votre père vous a faite, n'aient » altéré votre ſanté. Je ſuis déſolée que » vous ayez été grondée à cauſe de moi, » croyez que cette ſcène trop longue » m'a fait ſouffrir autant que vous. » M. le Marquis parle de retourner au » bal, ce ſoir ; je ne m'y ſens pas diſ- » poſée, & je crois que vous n'en avez » pas plus d'envie que moi. Cependant, » comme il faut qu'une maman ait » de la complaiſance pour ſa fille, ſur- » tout quand elle en a une auſſi ai- » mable que vous ; nous irons au bal,

» ſi vous le voulez. Je n'ai point ou-
» blié que l'habit d'amazône vous eſt
» interdit, & j'ai penſé que peut-être
» vous n'aviez point d'autre habit de
» bal, parce que ce n'eſt point un
» meuble de couvent, c'eſt pour cela
» que je vous envoie l'un des miens:
» nous ſommes à-peu-près de la même
» taille, je crois qu'il vous ira bien.

» Juſtine m'a dit que vous aviez be-
» ſoin d'une femme-de chambre; celle
» qui vous remettra ma lettre, eſt ſage,
» *intelligente & adroite*, vous pouvez
» la prendre à votre ſervice, & lui don-
» ner *toute votre confiance*, je vous
» réponds d'elle.

» Je ne vous invite point à dîner avec
» moi, je ſais que que M. Duportail dine
» rarement ſans ſa fille; mais ſi vous
» aimez votre chère maman autant
» qu'elle vous aime, vous viendrez dans
» la ſoirée, le plutôt que vous pourrez.

M. le Marquis ne dîne point chez lui ; venez de bonne heure, mon enfant, je ſerai ſeule toute l'après-dînée, vous me ferez compagnie. Croyez que perſonne ne vous aime autant que votre chere maman. La Marquiſe de B***.

» *P. S.* Je n'ai point la force de vous mander toutes les folies que le Marquis veut que je vous écrive de ſa part. Au reſte, grondez-le bien quand vous le verrez, il vouloit ce matin envoyer en ſon nom, chez M. Duportail. J'ai eu toutes les peines du monde à lui faire comprendre que cela n'étoit pas raiſonnable, & qu'il étoit plus décent que ce fût moi qui vous écriviſſe ».

Je fus enchanté de cette lettre : Monſieur, me dit la femme intelligente qui me l'apportoit ; Juſtine eſt la femme-de-chambre de Madame la Marquiſe

de B***, & ſi Mademoiſelle le veut bien, je ſerai la ſienne aujourd'hui & demain. Au reſte, Monſieur ou Mademoiſelle peut également ſe fier à moi; quand Mademoiſelle Juſtine & Madame Dutour ſe mêlent d'une intrigue, elles ne la gâtent pas, c'eſt pour cela qu'on m'a choiſie. Fort bien, lui dis-je, Madame Dutour, je vois que vous êtes inſtruite, vous m'accompagnerez tantôt chez la Marquiſe. J'offris à ma duegne un double louis qu'elle accepta. Ce n'eſt pas qu'on ne m'ait déjà bien payée, me dit-elle; mais Monſieur doit ſavoir que les gens de ma profeſſion reçoivent toujours des deux côtés.

Dès que le Baron eut dîné, il partit pour l'Opéra, ſuivant ſa coutume. Mon coëffeur étoit averti, un panache blanc fut mis à la place du petit chapeau. Madame Dutour me revêtit promptement du charmant habit de bal

que

que Madame de B*** m'envoyoit & qui m'alloit merveilleuſement bien ; ma reſſemblance avec Adélaïde devenoit plus frappante ; mon Gouverneur ému redoubloit pour moi d'attention & de ſoins. Je pris des gants, un éventail, un gros bouquet ; je volai au rendez-vous que la Marquiſe m'avoit donné.

Je la trouvai dans ſon boudoir, mollement couchée ſur une ottomane : un deshabillé galant paroit ſes charmes au-lieu de les cacher. Elle ſe leva dès qu'elle m'apperçut : qu'elle eſt jolie dans cet équipage, Mademoiſelle Duportail ! que cette robe lui ſied bien ! Et dès que la porte ſe fut fermée, que vous êtes charmant, mon cher Faublas ! que votre exactitude me flatte ! mon cœur me diſoit bien que vous trouveriez le moyen de me venir joindre ici, malgré vos deux pères. Je ne lui répondis que par mes vives careſſes, & la forçant de reprendre

l'attitude qu'elle avoit quittée pour me recevoir, je lui prouvois déjà que ſes leçons n'étoient pas oubliées, lorſque nous entendîmes du bruit dans la pièce voiſine. Tremblant d'être ſurpris dans une ſituation qui n'étoit pas équivoque, je me relevai bruſquement, & grâce à mes habits très-commodes, je n'eus beſoin que de changer de poſture, pour que mon déſordre fût réparé. La Marquiſe, ſans paroître troublée, ne rétablit que ce qui preſſoit le plus: tout cela fut l'affaire d'un moment. La porte s'ouvrit, c'étoit le Marquis. Je comprenois bien, lui dit-elle, Monſieur, qu'il n'y avoit que vous qui pûſſiez entrer ainſi chez moi ſans vous faire annoncer; mais je croyois qu'au moins vous frapperiez à cette porte avant de l'ouvrir; cette chère enfant avoit des inquiétudes ſecrettes à confier à ſa maman; un moment plutôt vous la ſur-

preniez ! . . . on n'entre pas ainſi chez des femmes ! Bon ! reprit le Marquis, je la ſurprenois ! . . . . Hé bien ! je ne l'ai point ſurpriſe, ainſi il n'y a pas tant de mal à tout cela ; d'ailleurs, je ſuis bien sûr que cette chère enfant me le pardonne, elle eſt plus indulgente que vous. Mais convenez que ſon père a bien raiſon de ne pas vouloir qu'elle porte cet habit d'amazone, elle eſt à croquer comme la voilà !

Il reprit avec moi ce mauvais ton de galanterie qui nous avoit déja tant amuſés ; il trouva que j'étois parfaitement bien remiſe, que j'avois les yeux brillans, le teint fort animé & même quelque choſe d'extraordinaire & d'un très-bon augure dans la *phyſionomie*. Enſuite il nous dit : Belles dames, vous allez au bal aujourd'hui ? La Marquiſe répondit que non. -- Vous vous mocquez

de moi, je ſuis revenu tout exprès pour vous y conduire. —Je vous aſſure que je n'irai pas.—Hé! pourquoi donc? ce matin vous diſiez....—Je diſois que j'y pourrois aller, par complaiſance pour Mademoiſelle Duportail; mais elle ne s'en ſoucie pas, elle craint de retrouver là le Comte de Roſambert, qui s'eſt fort mal comporté la dernière fois. J'interrompis la Marquiſe : certainement ſon procédé avec moi eſt aſſez malhonnête, pour que déſormais je craigne de le rencontrer, autant que je me plaiſois autrefois à me trouver avec lui. Vous avez raiſon me dit le Marquis, le Comte eſt un de ces petits merveilleux qui croyent qu'une femme n'a des yeux que pour eux; il eſt bon que ces Meſſieurs apprennent quelquefois qu'il y a dans le monde des gens qui les valent bien.... Je compris ſon idée, & pour juſtifier ſes propos,

je lui lançai à la dérobée un coup-d'œil expreſſif. . . . . Et qui valent peut-être mieux, ajouta-t-il auſſi-tôt en renforçant ſa voix, en s'élevant ſur la pointe du pied, & en prenant ſon élan, pour faire une lourde pirouette qu'il acheva très-malheureuſement. Sa tête alla frapper contre la boiſerie trop dure, qui ne lui épargna une chûte peſante, qu'en lui faiſant au front une large meurtriſſure. Honteux de ſon malheur, mais voulant le diſſimuler, il parut inſenſible à la douleur qu'il reſſentoit. Charmante enfant, me dit-il, avec plus de ſang-froid, mais en faiſant de tems en tems de laides grimaces qui le trahiſſoient, vous avez raiſon d'éviter le Comte; mais n'ayez pas peur de le rencontrer ce ſoir, il y a bal maſqué; la Marquiſe a juſtement deux dominos, elle vous en prêtera un, elle prendra l'autre; nous irons au bal,

vous reviendrez ſouper avec nous : & ſi vous n'avez pas été trop mal couchée avant-hier . . . . Ho ! oui, cela ſera charmant ! m'écriai-je avec plus de vivacité que de prudence, allons au bal. Avec mes dominos que le Comte connoît ? interrompit la Marquiſe plus réfléchie que moi. — Et oui, Madame, avec vos dominos ! il faut donner à cette enfant le plaiſir du bal maſqué, elle n'a jamais vu cela ; le Comte ne vous reconnoîtra pas, il n'y ſera peut-être pas même. La Marquiſe paroiſſoit incertaine, je la voyois balancer entre le deſir de me garder encore la nuit prochaine, & la crainte d'aller, en préſence du Marquis, s'offrir aux ſarcaſmes du Comte. Pour moi, reprit d'un ton myſtérieux le commode mari, je vous y conduirai bien ; mais j'ai quelques affaires, je ne pourrai pas reſter avec vous ; je vous laiſſerai là, pour

revenir à minuit vous chercher. Cette raiſon du Marquis, plus que toutes ſes inſtances, détermina la Marquiſe; elle refuſa quelque tems encore, mais d'un ton qui m'annonçoit aſſez qu'il falloit la preſſer, & qu'elle alloit conſentir.

Cependant la contuſion que le Marquis s'étoit faite, devenoit plus apparente, & ſa boſſe groſſiſſoit à vue d'œil. Je lui demandai d'un air étonné ce qu'il avoit au front; il y porta la main: Ce n'eſt rien, me dit-il avec un rire forcé, quand on eſt marié, on eſt expoſé à ces accidens-là. Je me ſouvins du ſupplice qu'il m'avoit fait éprouver, quand ma main étoit dans les ſiennes; & réſolu de me venger, je tirai de ma bourſe une pièce de monnoie, je la lui appliquai ſur le front, & me voilà ſerrant de toutes mes forces pour applatir la boſſe. Le patient preſſoit ſes flancs de ſes poings-fermés, grin-

çoit des dents, ſouffloit douloureuſement & faiſoit d'horribles contorſions. Elle a, dit-il avec peine, elle a de la vigueur dans le poignet : je redoublai d'efforts ; il fit enfin un cri terrible, & m'échappant avec violence, il ſeroit tombé à la renverſe, ſi je ne l'avois promptement retenu. Ah, la petite diableſſe ! elle m'a preſque ouvert le crâne. La petite eſpiegle l'a fait exprès, dit la Marquiſe, qui ſe contraignoit beaucoup pour ne pas rire.--Vous croyez qu'elle l'a fait exprès? Hé bien, je vais l'embraſſer, pour la punir.--Pour me punir, ſoit : je préſentai la joue de bonne grâce, il ſe crut le plus heureux des hommes ; ſi j'avois voulu l'écouter, je n'aurois ceſſé de mettre au même prix ſon courage à l'épreuve.

Finiſſons ces folies, dit la Marquiſe, en affectant un peu d'humeur, & penſons à ce bal, puiſqu'il y faut aller. Oh ;

Madame ſe fâche ! répondit le Marquis, ſoyons ſages, me dit-il tout bas, il y a un peu de jalouſie : il nous regarda d'un air de ſatisfaction. Vous vous aimez bien toutes les deux, pourſuivit-il ; mais ſi vous alliez vous brouiller un jour à cauſe de moi ! . . . . cela ſeroit bien ſingulier ! . . . . Allons-nous au bal, ou n'y allons-nous pas ? interrompit la Marquiſe. Elle ſe mit à ſa toilette : on lui apporta ſes dominos qu'elle ne voulut point mettre, elle en envoya chercher deux autres dont nous nous affublâmes gaîment. Vous connoiſſez le mien, dit le Marquis, je le prendrai pour vous aller chercher, je ne crains pas d'être reconnu, moi ! Il nous conduiſit au bal, & nous promit de revenir à minuit précis.

Dès que nous parûmes à la porte de la ſalle, la foule des maſques nous environna, on nous examina curieuſe-

ment, on nous fit danſer : mes yeux furent d'abord agréablement flattés de la nouveauté du ſpectacle. Les habits élégans, les riches parures, la ſingularité des coſtumes groteſques, la laideur même des traveſtiſſemens baroques, la bizarre repréſentation de tous ces viſages cartonnés & peints, le mélange des couleurs, le murmure de cent voix confondues, la multitude des objets, leur mouvement perpétuel qui varioit ſans ceſſe le tableau en l'animant, tout ſe réunit pour ſurprendre mon attention bientôt laſſée. Quelques nouveaux maſques étant entrés, la contre-danſe fut interrompue, & la Marquiſe profitant du moment, ſe mêla dans la foule ; je la ſuivis en ſilence, curieux d'examiner la ſcene en détail. Je ne tardai pas à m'appercevoir que chacun des acteurs s'occupoit beaucoup à ne rien faire, & bavardoit prodigieuſement

ſans rien dire. On ſe cherchoit avec empreſſement, on s'obſervoit avec inquiétude, on ſe joignoit avec familiarité, on ſe quittoit ſans ſavoir pourquoi ; l'inſtant d'après on ſe reprenoit de même en ricanant. L'un vous étourdiſſoit du bruyant éclat de ſa voix clapiſſante ; l'autre d'un ton nazillard, bredouilloit cent platitudes qu'à peine il comprenoit lui-même : celui-ci balbutioit un bon mot groſſier qu'il accompagnoit de geſtes ridicules ; celui-là faiſoit une queſtion ſotte, à laquelle on répondoit par une plus ſotte plaiſanterie. Je vis pourtant des gens cruellement tourmentés, qui certainement auroient acheté bien cherement l'avantage d'échapper aux propos malins, aux regards perſécuteurs. J'en vis d'autres bien ennuyés, dont apparemment l'objet principal avoit été de paſſer la nuit au bal, de quelque manière que ce fût,

& qui n'y reſtoient ſans doute que pour ſe ménager la petite conſolation d'aſſurer le lendemain, qu'ils s'étoient beaucoup amuſés la veille. Voilà donc ce que c'eſt qu'un bal maſqué, dis-je à la Marquiſe? Ce n'eſt donc que cela? Je ne ſuis pas étonné qu'ici de braves gens puiſſent être baffoués par des faquins, & des gens d'eſprit miſtifiés par des ſots? je ne reſterois sûrement pas, ſi je n'étois point avec vous. Taiſez-vous, me répondit-elle, nous ſommes ſuivis, & peut-être reconnus: ne voyez-vous pas le maſque qui s'attache à nos pas? je crains bien que ce ne ſoit le Comte; ſortons de la foule, & ne vous étonnez pas.

C'étoit en effet M. de Roſambert, nous n'eûmes pas de peine à le reconnoître; car ne prenant pas même celle de déguiſer ſa voix, il eut ſeulement l'attention de parler aſſez bas,

pour qu'il n'y eût que la Marquiſe & moi qui puſſions l'entendre. Comment ſe portent Madame le Marquiſe & ſa belle amie, nous demanda-t-il avec un intérêt affecté ? Je n'oſois répondre. La Marquiſe ſentant qu'il ſeroit inutile d'eſſayer de lui faire croire qu'il ſe trompoit, aima mieux ſoutenir une converſation délicate, qu'elle auroit peut-être heureuſement terminée par ſon adreſſe, ſi le Comte eût été moins inſtruit. Quoi ! c'eſt vous, M. le Comte, vous m'avez reconnue ! cela m'étonne ! je croyois que vous aviez juré de ne plus me voir & de ne me parler jamais. — Il eſt vrai que je vous l'avois promis, Madame, & je ſais combien cette aſſurance qne je vous ai donnée, vous a miſe à votre aiſe. — Je ne vous entends pas, & vous m'entendez mal ; ſi je ne voulois pas vous voir, qui me forceroit à vous parler ? Pourquoi ſerois je

venue ici chercher votre rencontre? — Chercher ma rencontre, Madame! quoique l'aveu ſoit très-flatteur, je conviens que j'aurois eu peut-être la ſotiſe de le croire ſincère, ſi cette chere enfant que voilà.... Monſieur, interrompit la Marquiſe, n'avez-vous pas amené la Comteſſe?.... Elle eſt très-aimable, la Comteſſe!... qu'en dites-vous? — Je dis, Madame, qu'elle eſt ſur-tout très-officieuſe!... La Marquiſe l'interrompit encore, en jouant le dépit; elle eſt très-aimable la Comteſſe!.... Monſieur, vous auriez dû l'amener. — Oui, Madame! & vous lui auriez apparemment encore confié l'honnête emploi, qu'elle a ſi généreuſement accepté, ſi complaiſamment rempli? — Quoi! c'eſt peut-être moi qui l'ai chargée de vous occuper toute la ſoirée, de vous engager à me faire une mauvaiſe querelle, à me répéter cent fois une

nauſſade plaiſanterie, à me pouſſer à
out enfin de maniere que je ſois forcée
e vous dire des choſes déſagréables,
ue vous n'avez pas manqué de prendre
la lettre, & dont je me ſerois peut-
tre repentie, ſi vous étiez venu hier,
omme je l'eſpérois, ſoliciter votre par-
on. — Mon pardon! vous me l'auriez
ccordé, Madame! Ah, que vous êtes
énéreuſe! Mais ſoyez tranquille, je
'abuſerai pas de tant de bontés, je
raindrois trop de vous embarraſſer beau-
oup, & de faire auſſi bien de la peine
ma jeune parente, qui nous écoute
attentivement, & qui a de ſi bonnes
aiſons pour ne rien dire. Hé! Mon-
ieur, lui répliquai-je auſſi-tôt, que
ourrois-je vous dire? — Rien, rien
ue je ne ſache ou que je ne devine. —
e conviens, Monſieur de Roſambert,
ue vous ſavez quelque choſe que Ma-
ame ne ſait pas; mais, ajoutai-je en

affectant de lui parler bas, ayez donc un peu plus de discrétion ; la Marquise n'a pas voulu vous croire avant-hier ; que vous coûte-il de lui laisser, seulement encore aujourd'hui, une erreur qui ne laisse pas d'être piquante ? Fort bien, s'écria-t-il, la tournure n'est pas mal adroite ! Vous si novice avant-hier ! aujourd'hui si *manégé* ! il faut que vous ayez reçu de bien bonnes leçons ! Que dites-vous donc, Monsieur, reprit la Marquise un peu piquée. — Je dis, Madame, que ma jeune parente a beaucoup avancé en vingt-quatre heures ; mais je n'en suis pas étonné, on sait comment l'esprit vient aux filles. — Vous nous faites donc la grâce de convenir enfin que Mademoiselle Duportail est de son sexe ! — Je ne m'aviserai plus de le nier, Madame, je sens combien il seroit cruel pour vous d'être détrompée. Perdre une bonne amie, &

ne trouver à ſa place qu'un jeune ſerviteur ! la douleur ſeroit trop amère. Ce que vous dites là, eſt tout-à-fait raiſonnable, répliqua la Marquiſe avec une impatience mal déguiſée ; mais le ton dont vous le dites eſt ſi ſingulier ! expliquez-vous, Monſieur : cette enfant que vous m'avez préſentée vous-même comme votre parente, eſt-elle (en parlant très-bas) Mademoiſelle Duportail, ou M. de Faublas ? Vous me forcez à vous faire une queſtion bien extraordinaire ; mais enfin, dites ſérieuſement ce qu'il en eſt. — Ce qu'il en eſt, Madame, je pouvois haſarder de le dire avant hier ! mais aujourd'hui, c'eſt à moi à vous le demander. Moi, répondit-elle ſans ſe déconcerter, je n'ai là-deſſus aucune eſpèce de doute. Son air, ſes traits, ſon maintien, ſes diſcours, tout me dit qu'elle eſt Mademoiſelle Duportail ; & d'ailleurs j'en

ai des preuves que je n'ai pas cherchées. —Des preuves ! — Oui, Monſieur, des preuves. Elle a ſoupé chez moi avant hier, . . — Je le ſais bien, Madame, & même elle étoit encore chez vous hier, à dix heures du matin. — A dix heures du matin, ſoit ; mais enfin nous l'avons reconduite chez elle.—Chez elle ! faubourg Saint-Germain. — Non, près de l'Arſenal, & M. ſon père. . .—Son père ! le Baron de Faublas ? — Mais point du tout ! M. Duportail. M. Duportail nous a beaucoup remerciés, le Marquis & moi, de lui avoir ramené ſa fille ! —Le Marquis & vous, Madame ? Quoi ! le Marquis vous a accompagné chez M. Duportail ?—Oui, Monſieur, qu'y-a-t-il de ſi étonnant à cela ?—Et M. Duportail a remercié le Marquis ?—Oui, Monſieur.

Ici le Comte partit d'un éclat de rire. Ha ! le bon mari ! s'écria-t-il tout haut,

l'aventure eſt excellente, ha ! l'honnête homme de mari ! Il ſe préparoit à nous quitter. Je crus qu'il falloit, pour l'intérêt de la Marquiſe, & pour le mien propre, eſſayer de modérer ſon exceſſive gaîté. Monſieur, lui dis-je en baiſſant la voix, ne pourroit-on pas avoir avec vous une explication plus ſérieuſe ? Il me regarda en riant : une explication ſérieuſe entre nous ce ſoir, ma chère parente ? (il ſouleva un peu mon maſque) : Non, vous êtes trop jolie, je vous laiſſe *aimer & plaire* ; d'ailleurs, il eſt juſte que je profite aujourd'hui de mes avantages ; l'explication ſera pour demain, ſi vous le voulez bien. — Pour demain, Monſieur, à quelle heure ? & dans quel endroit ? — L'heure ? je ne ſaurois vous la fixer, cela dépendra des circonſtances. N'allez-vous pas ſouper chez la Marquiſe ? demain il ſera peut-être midi

quand le très-commode Marquis vous reconduira chez le très-complaisant M. Duportail; vous serez probablement fatigué, je ne veux point user d'un tel avantage, il faudra vous laisser le tems de vous reposer, je passerai chez vous dans la soirée: je ne vous dis point adieu, j'aurai le plaisir de vous revoir une fois encore, avant que l'heure du berger sonne pour vous. Il nous salua, & sortit de la salle.

La Marquise fut très-contente de son départ. Il nous a porté de rudes coups, me dit-elle; mais nous ne pouvions guères nous défendre mieux. Je lui observai que le Comte avoit eu l'attention de baisser la voix, chaque fois qu'il lui avoit lancé quelque vive épigramme; & qu'ayant seulement l'intention de nous tourmenter beaucoup, il avoit paru du moins ne la vouloir pas compromettre jusqu'à un certain point. Je

ne m'y fie pas, me répondit-elle ; il ſait que vous avez paſſé la nuit chez moi, il eſt piqué, le retour qu'il vous annonce n'eſt pas d'un bon augure ; ſans doute il nous prépare une attaque plus forte. Partons, ne l'attendons pas, n'attendons pas le Marquis.

Nous nous diſpoſions à ſortir, lorſque deux maſques nous arrêterent. L'un des deux dit à la Marquiſe, je te connois, beau maſque. Bon ſoir Monſieur de Faublas, me dit l'autre. Je ne répondis point. Bon ſoir Monſieur de Faublas, répéta-t-il. Je ſentis qu'il falloit recueillir mes forces & payer d'audace : tu n'as pas l'art de deviner, beau maſque, tu te trompes de nom & de ſexe. —C'eſt que l'un & l'autre ſont fort incertains. —Tu deviens fou, beau maſque.—Point du tout, les uns te baptiſent Faublas, te ſoutiennent beau garçon; les autres vous nomment Duportail, & jurent

que vous êtes très-jolie fille.--Duportail ou Faublas, lui répliquai-je fort interdit, que t'importe ? — Distinguons, beau masque. Si vous êtes une jolie demoiselle, il m'importe à moi : Si tu es un beau garçon, il importe à la jolie dame que voilà, (en montrant la Marquise). Je demeurai stupéfait. Il reprit : Répondez moi, Mademoiselle Duportail ; parle donc Monsieur de Faublas.—Décide-toi à me donner l'un ou l'autre nom, beau masque. —Ah, si je ne considère que mon intérêt personnel & les apparences, vous êtes Mademoiselle Duportail ; mais si j'en crois la chronique scandaleuse, tu es M. de Faublas.

La Marquise ne perdoit pas un mot de ce dialogue ; mais déjà trop pressée par l'inconnu qui l'avoit attaquée, elle ne pouvoit me secourir. Je ne sais si mon trouble ne m'alloit pas trahir, lors-

qu'il s'éleva dans la ſalle une grande rumeur : on ſe précipitoit vers la porte, les maſques ſe preſſoient en foule autour d'un maſque qui venoit d'entrer ; ceux-ci le montroient au doigt, ceux-là pouſſoient de longs éclats de rire & tous enſemble crioient : *c'eſt M. le Marquis de B*** qui s'eſt fait une boſſe au front !* Dès que les deux démons qui nous perſécutoient, eurent entendu ces joyeuſes exclamations, ils nous quitterent pour aller groſſir le nombre des rieurs. Enfin les voilà partis ! me dit ma belle Maîtreſſe un peu étonnée ; mais parmi ces cris redoublés, n'entendez-vous pas le nom du Marquis ? Je parie que c'eſt un nouveau tour qu'on a joué à mon pauvre mari !

Cependant le tumulte alloit toujours croiſſant, nous approchâmes, nous entendîmes des voix confuſes qui diſoient : Bon ſoir, M. le Marquis de B***,

qu'avez-vous donc au front, Monſieur le Marquis? depuis quand cette boſſe vous eſt-elle venue? Et bientôt dans les tranſports de leur turbulente gaîté, tous les maſques répétoient : *C'eſt M. le Marquis de B*** qui s'eſt fait une boſſe au front!* A force de coudoyer nos voiſins, nous parvînmes à joindre le maſque tant baffoué : ce n'étoit ni le domino jaune du Marquis, ni ſa petite taille, & cependant c'étoit le Marquis lui-même! nous vîmes qu'on avoit attaché entre ſes deux épaules un petit morceau de papier, ſur lequel étoient tracés en caractères bien liſibles, ces mots dont nos oreilles étoient remplies : *C'eſt M. le Marquis de B*** qui s'eſt fait une boſſe au front.* Il nous reconnut tout d'un coup; je ne comprends rien à ceci, nous dit-il tout hors de lui, allons nous en. Toujours pourſuivi par les huées dériſoires d'une folle jeuneſſe, toujours

oujours porté par les flots tumultueux de la foule empreſſée, il eut autant de peine à regagner la porte, qu'il en avoit éprouvée, pour pénétrer juſqu'au milieu de la ſalle.

Nous le ſuivîmes de près. Parbleu! nous dit le Marquis ſi confondu, qu'il n'avoit pas la force de prendre ſa place dans la voiture, je ne comprends rien à cela, jamais je ne me ſuis ſi bien déguiſé, & tout le monde m'a reconnu! La Marquiſe lui demanda quel avoit été ſon deſſein. Je voulois, lui répondit-il, vous ſurprendre agréablement; dès que je vous ai vues dans la ſalle du bal, je ſuis retourné à l'hôtel, où j'ai fait part de mes projets à Juſtine, votre femme-de-chambre, & à celle de cette charmante enfant, car je les ai trouvées enſemble. J'ai pris un domino nouveau, je me ſuis fait apporter des ſouliers dont les talons très-hauts, devoient, en me gran-

disſant beaucoup, me rendre méconnoiſſable; Juſtine a préſidé à ma toilette : (tandis qu'il parloit, la Marquiſe détachoit habilement l'étiquette perfide, & la fouroit dans ſa poche,) demandez à Juſtine, elle vous dira que je n'ai jamais été ſi bien déguiſé, car elle me l'a répété cent fois, & cependant tout le monde m'a reconnu !

La Marquiſe & moi nous devinâmes aiſément que nos femmes-de-chambre nous avoient bien ſervis; mais, reprit le Marquis, après un moment de réflexion, comment ont-ils vu que j'avois une boſſe au front ? Aviez-vous conté mon accident ? — A perſonne, je vous aſſure. — Cela eſt bien ſingulier, ma figure eſt couverte d'un maſque, & l'on voit ma boſſe : je me déguiſe beaucoup mieux qu'à l'ordinaire, & tout le monde me reconnoît ! Le Marquis ne ceſſoit de témoigner ſon étonnement par des

exclamations ſemblables, tandis que la Marquiſe & moi, nous nous félicitions tout bas de l'heureuſe adreſſe de nos femmes, qui nous avoient épargné ſi comiquement les ſcènes fâcheuſes, auxquelles nous auroient expoſés le déguiſement de ſon mari, & la vengeance de mon rival.

Quel fut notre étonnement, lorſqu'en arrivant à l'hôtel, nous apprîmes que le Comte nous y attendoit, depuis quelques minutes. Il vint à nous d'un air gai : J'étois sûr, Meſdames, que vous ne reſteriez pas long-tems à ce bal : c'eſt une aſſez triſte choſe, qu'un bal maſqué ! ceux qui ne nous connoiſſent pas, nous y ennuient ; ceux qui nous connoiſſent, nous y tourmentent ! Oh, interrompit le Marquis, je n'ai pas eu le tems de m'y ennuyer, moi ! tu vois comme je ſuis deguiſé ? — Hé bien ! — Hé bien, dès que je ſuis

entré, tout le monde m'a reconnu. — Comment, tout le monde ? — Oui, oui, tout le monde; ils m'ont d'abord entouré, *hé bon ſoir, M. le Marquis de B***, & d'où vous vient cette boſſe au front, M. le Marquis?* & ils me ſerroient : & ils me pouſſoient! & des rires! & des geſtes! & un bruit! je crois!que j'en reſterai ſourd : je veux être pendu, ſi jamais j'y retourne! mais comment ont-ils ſu que j'avois cette boſſe au front ? — Parbleu! elle ſe voit d'une lieue ! — Mais mon maſque! — Cela ne fait rien ! Tenez, moi, j'ai été reconnu auſſi. Bon ! reprit le Marquis d'un air conſolé. Oui, continua le Comte, mon aventure eſt aſſez drôle ; j'ai rencontré là une fort jolie dame, qui m'eſtimoit beaucoup, mais beaucoup, la ſemaine paſſée ! J'entends, j'entends, dit le Marquis. — Cette ſemaine elle m'a éconduit d'une manière

plaiſante !... Imaginez que j'ai été au bal avec un de mes amis, qui s'étoit fort joliment déguiſé.--LaMarquiſe effrayée l'interrompit : Monſieur le Comte ſoupe ſans doute avec nous ? lui dit-elle, de l'air du monde le plus flatteur.—Si cela ne vous embarraſſe pas trop, Madame... Quoi ! interrompit le Marquis, vas-tu faire des façons avec nous ? crois-moi, eſſaye plutôt de faire ta paix avec ta jeune parente, qui t'en veut beaucoup. --Moi! Monſieur, point du tout ! j'ai toujours penſé que M. de Roſambert étoit homme d'honneur; je le crois trop galant homme pour abuſer des circonſtances .... Il ne faut abuſer de rien, me répondit le Comte ; mais il faut uſer de tout. Qu'eſt-ce que c'eſt que des circonſtances ? s'écria le Marquis, qu'entend-elle par des circonſtances? Quelles circonſtances y a-t il ?... Roſambert tu me diras cela; mais conte-nous donc ton hiſtoire.—Volon-

tiers. Meſſieurs, interrompit encore la Marquiſe. on vous a déja dit que le ſouper étoit ſervi. Oui, oui, allons ſouper, répondit le Marquis, tu nous conteras ton malheur à table. La Marquiſe alors s'approcha de ſon mari, & lui dit à mi-voix : y ſongez-vous bien, Monſieur, de vouloir qu'on raconte une hiſtoire galante, devant cette enfant ? Bon, bon, lui répondit-il, à ſon âge on n'eſt pas ſi novice; & s'adreſſant au Comte : Roſambert tu nous conteras ton aventure; mais tu gazeras tout cela de maniere que cette enfant.....tu m'entends bien ?

La Marquiſe nous plaça de maniere que le Comte étoit entre elle & moi, & que je me trouvois, moi, entre le Comte & le Marquis. Un regard prompt de ma belle Maîtreſſe m'avertit d'apporter à notre ſituation critique, l'attention la plus ſcrupuleuſe, de ne parler

qu'avec ménagement, d'agir avec la plus grande circonſpection. Le Marquis mangeoit beaucoup & parloit davantage ; je ne répondois que par monoſyllabes, aux douces phraſes qu'il m'adreſſoit. Le Comte enchériſſoit ſur les éloges du Marquis ; il me prodiguoit, d'un ton railleur, les compliments les plus outrés, aſſuroit malignement que perſonne au monde n'étoit plus aimable que ſa jeune parente, demandoit au Marquis ce qu'il en penſoit, & préludant avec la Marquiſe par de légeres épigrammes, il proteſtoit qu'elle ſeule, juſqu'à préſent, ſavoit préciſément combien Mademoiſelle Duportail méritoit d'être aimée. La Marquiſe également adroite & prompte, répondoit vîte & toujours bien ; meſurant la défenſe à l'attaque, elle éludoit ſans affectation ou ſe défendoit ſans aigreur : déterminée à ménager un ennemi qu'elle ne pouvoit eſpé-

rer de vaincre, aux queſtions preſſantes elle oppoſoit les aveux équivoques, elle atténuoit les allégations fortes par les négations mitigées ; & repouſſoit les ſarcaſmes plus amers qu'embarraſſans, par les recriminations plus fines que méchantes : très-intéreſſée à pénétrer les ſecrets deſſeins du Comte, dont la vengeance étoit ſi facile, elle l'examinoit ſouvent d'un œil obſervateur : puis eſſayant de le fléchir en l'intéreſſant, elle l'accabloit de politeſſes & d'attentions, prétextoit une forte migraine, traînoit languiſſamment les doux accens de ſa voix preſqu'éteinte, & de ſes regards ſupplians ſollicitoit ſa grâce qu'elle ne pouvoit obtenir.

Dès que les domeſtiques eurent ſervi le deſſert & ſe furent retirés, le Comte commença une attaque plus chaude, qui nous jetta, la Marquiſe & moi, dans une mortelle anxiété.

LE COMTE.

Je vous disois, Monsieur le Marquis, qu'une jeune dame m'honoroit la semaine passée d'une attention toute particulière....

LA MARQUISE.

(*Tout bas.*) (*haut*)

Quelle fatuité... Encore une bonne fortune! la matière est si usée!

LE COMTE.

Non, Madame, une infidélité subite, avec des circonstances nouvelles qui vous amuseront.....

LA MARQUISE.

Point du tout, Monsieur, je vous jure.

LE MARQUIS.

Bon! les femmes disent toujours qu'une histoire galante les ennuie! Rombert conte-nous la tienne.

LE COMTE.

Cette dame étoit au bal..... je ne ſais plus quel jour.... (*à la Marquiſe.*) Madame, aidez-moi donc, vous y étiez auſſi....

LA MARQUISE, (*vivement.*)

Le jour! Monſieur, hé! qu'importe le jour? Penſez vous d'ailleurs que j'aie remarqué?....

LE MARQUIS.

Paſſons, paſſons, le jour n'y fait rien.

LE COMTE.

Hé bien, j'allai à ce bal avec un de mes amis qui s'étoit déguiſé le plus joliment du monde, & que perſonne ne reconnut.

LE MARQUIS.

Que perſonne ne reconnut! il étoit bien habile, celui-là! quel habit avoit-il donc?

LA MARQUISE, [*très-vivement.*]

Un habit de caractère, apparemment?

LE COMTE.

Un habit de caractère! .... mais, non....] *en regardant la Marquise.*] Cependant je le veux bien, si vous le voulez; un habit de caractère, soit; personne ne le reconnut; personne, excepté la dame en question, qui devina que c'étoit un fort beau garçon.

[*Ici la Marquise sonna un domestique, le retint quelque tems sous différens prétextes; le Marquis impatient le renvoya; le Comte reprit.*]

La dame charmée de sa découverte.. Mais je ne veux plus rien dire, parce que le Marquis la connoît.

LE MARQUIS, (*riant.*)

Cela se peut. D'abord, j'en connois beaucoup! mais cela ne fait rien, continue.

LA MARQUISE.

Monſieur le Comte on donnoit hier une pièce nouvelle ?

LE COMTE.

Oui, Madame ; mais permettez-moi de finir mon hiſtoire.

LA MARQUISE.

Point du tout ; je veux ſavoir ce que vous penſez de la pièce.

LE COMTE.

Permettez, Madame....

LE MARQUIS.

Hé ! Madame, laiſſez-le donc nous raconter !.....

LE COMTE.

Pour abréger, vous ſaurez que mon jeune ami plut beaucoup à la dame ; que ma préſence ne tarda pas à la gêner,

& le moyen qu'elle imagina pour ſe débarraſſer de moi....

LA MARQUISE.

C'eſt un Roman, que cette hiſtoire-là!

LE COMTE.

Un Roman, Madame! ah, tout-à-l'heure, ſi l'on m'y force, je convaincrai les plus incrédules. Le moyen qu'elle imagina fut de me détacher une jeune Comteſſe, ſon intime amie, femme très-adroite, très-obligeante, qui s'empara de moi tellement.....

LE MARQUIS.

Comment, on t'a donc bien joué?

LE COMTE.

Pas mal, pas mal; mais beaucoup moins que le mari qui arriva.....

LE MARQUIS.

Il y a un mari!... tant mieux!...

j'aime beaucoup les aventures où figurent des maris comme j'en connois tant! Hé bien, le mari arriva..... Qu'avez-vous donc, Madame?

LA MARQUISE.

Un mal de tête affreux!.... je ſuis au ſupplice.... (*au Comte.*) Monſieur, remettez de grâce à un autre jour le récit de cette aventure.

LE MARQUIS.

Hé! non, conte, conte donc, cela la diſſipera.

LE COMTE.

Oui, je finis en deux mots.

Mlle. DUPORTAIL, (*au Marquis, tout bas.*)

Monſieur de Roſambert aime beaucoup à jaſer, & ment quelquefois paſſablement.

LE MARQUIS.

Je ſais bien, je ſais bien, mais cette hiſtoire eſt drôle, il y a un mari, je parie qu'on l'a attrapé comme un ſot.

LE COMTE, (*ſans écouter la Marquiſe qui veut lui parler.*)

Le mari arriva, & ce qu'il y eut d'étonnant, c'eſt qu'en voyant la figure douce, fine, agréable, fraîche du jeune homme, ſi joliment déguiſé, le mari crut que c'étoit une femme....

LE MARQUIS.

Bon!.... oh, celui-là eſt excellent! on ne m'auroit pas attrapé comme cela, moi, je me connois trop bien en phyſionomie!

Mlle. DUPORTAIL.

Mais cela eſt incroyable!

LA MARQUISE.

Impoſſible, M. de Roſambert nous

fait des contes.... qu'il devroit bien finir, car je me ſens fort incommodée.

LE COMTE.

Il le crut ſi bien, qu'il lui prodigua les complimens, les petits ſoins & même il en vint juſqu'à lui prendre la main & à la lui ſerrer doucement... (*au Marquis.*) tenez, à-peu-près comme vous faites à préſent à ma couſine.

LE MARQUIS *étonné, quitta promptement ma main qu'il tenoit en effet.*

Il l'a fait exprès, me dit-il, je crois qu'il voudroit que la Marquiſe s'apperçût de notre intelligence. Qu'il eſt jaloux! qu'il eſt méchant! Et menteur; lui répliquai-je, menteur!.... comme un Avocat! (*Le Comte toujours ſourd aux inſtances que la Marquiſe avoit eu le tems de renouveller, reprit:*)

Tandis que le bon mari, d'un côté, épuiſoit les lieux communs de la vieille galanterie,

galanterie, & preſſoit la main chérie.. la dame non moins vive, mais plus heureuſe.....

LA MARQUISE.

Hé! Monſieur, quelles femmes avez-vous donc connues?..... Vous nous peignez celle-là ſous des couleurs!... Ne ſe peut-il pas, que trompée comme ſon mari, par les apparences?.....

LE COMTE.

Cela eût été très-poſſible; mais je crois que cela n'étoit pas. Au reſte, vous allez en juger vous-même, écoutez juſqu'au bout.

LA MARQUISE.

Monſieur, s'il faut abſolument que vous racontiez cette hiſtoire, je vous prie au moins de ſonger que vous devez quelques ménagemens (*en regardant Mademoiſelle Duportail.*) à certaines perſonnes qui vous écoutent.

LE MARQUIS.

Roſambert, Madame a raiſon; gaze un peu cela, à cauſe de cet enfant. (*en montrant Mademoiſelle Duportail.*)

LE COMTE.

Oui... oui!.. la dame fort émue..

LA MARQUISE.

Monſieur, de grâce, abrégez des détails qui ne ſont pas..... honnêtes.

Mlle. DUPORTAIL, (*d'un ton fort bruſque.*)

Il eſt minuit, Monſieur.

LE COMTE, [*fort durement.*]

Je le ſais bien, Mademoiſelle, & ſi cette converſation vous ennuie, je ne dirai qu'un mot... pour l'achever.

LE MARQUIS, [*à Mademoiſelle Duportail.*]

Il eſt très-piqué contre vous. Les amitiès que vous me faites!.... il eſt jaloux comme un tigre!

LA MARQUISE.

Monſieur le Comte, à propos pendant que j'y penſe, avez-vous obtenu du Miniſtre?....

LE COMTE.

Oui, Madame, j'ai obtenu tout ce que je voulois; mais laiſſez-moi.....

LE MARQUIS.

Ah, ah, qu'eſt-ce que tu ſollicitois donc?

LE COMTE.

Une petite penſion de 10000 l. pour le jeune vicomte de G***, mon parent; il y a déjà pluſieurs jours..... Pour revenir à mon aventure...

LE MARQUIS.

Oui, oui, revenons-y.

LA MARQUISE.

Il doit être bien content de vous, le Vicomte?

LE COMTE.

La dame fort émue....

LA MARQUISE.

Monsieur le Comte répondez-moi donc.

LE COMTE.

Oui, Madame, il est très-content.. La dame fort émue....

LA MARQUIS.

Et son cher oncle le Commandeur?

LE COMTE.

En eſt fort aiſe auſſi, Madame, mais
ous vous intéreſſez prodigieuſement..

LA MARQUISE.

Oui! tout ce qui regarde mes amis
e touche ſenſiblement; & cette affaire
e tourmentoit à cauſe de vous; ſi
ous m'en aviez parlé plutôt, j'aurois
vous y ſervir....

LE COMTE.

Madame, je ſuis très-ſenſible...
ais permettez-moi....

LA MARQUISE.

A-t-il en effet rendu quelque ſervice
l'état, le Vicomte?

ROSAMBERT [*en riant.*]

Oui, Madame! ſans lui, le Duc
*** n'avoit pas d'héritier: la maiſon
teignoit.

LA MARQUISE.

Mais si l'on récompense aussi magnifiquement tous ceux qui servent l'état de cette manière, je ne m'étonne plus de l'embarras où est le trésor royal....

ROSAMBERT.

Très-bien, Madame ! cependant permettez....

LA MARQUISE.

Enfin, n'importe : si jamais pareille occasion se présente, employez-moi, ou bien nous nous brouillerons mortellement.

LE COMTE.

Madame, je vous rends grâce... permettez qu'enfin je reprenne le récit de mon aventure.

LA MARQUISE.

Oh, si vous vous adressiez à d'

tres, je ne vous le pardonnerois pas, je vous en avertis.

LE MARQUIS.

Allons, voilà qui eſt dit : laiſſez-le donc finir ſon hiſtoire.

LE COMTE.

La dame fort émue prodiguoit au jeune Adonis.....

LA MARQUISE.

Quelle migraine j'ai !

LE COMTE.

Prodiguoit au jeune Adonis.....

LA MARQUISE, *tirant le Marquis à part & lui parlant à mi-voix.*

Monſieur, je vous le répete, il n'eſt pas décent de conter devant cette enfant.....

LE MARQUIS.

Bon, bon, elle en ſait plus qu'on

ne croit! la petite perſonne eſt futée; allez, je me connois en phyſionomie!

LE COMTE.

Monſieur le Marquis, je ne pourrai jamais finir ce récit, on m'interrompt à tout moment; mais je vais rentrer chez moi, & demain matin je vous enverrai tous les détails par écrit.

LA MARQUISE.

Bonne plaiſanterie!

LE COMTE, (*au Marquis.*)

Non, je vous l'enverrai, parole d'honneur, & je mettrai les lettres initiales de chaque nom.... à moins qu'on ne me laiſſe finir ce ſoir.

LE MARQUIS.

Hé bien, allons donc, finis.

LA MARQUISE.

A la bonne heure, finiſſez ; mais ſongez.....

LE COMTE.

La dame fort émue, prodiguoit au jeune Adonis les confidences flatteuſes, les doux propos, les petits baiſers tendres..... c'étoit vraiment une ſcène à voir.... on ne peut la peindre..... mais on pourroit la jouer..... tenez, jouons-la.

LE MARQUIS.

Tu badines !

LA MARQUISE.

Quelle folie !

Mlle. DUPORTAIL.

Quelle idée !

LE COMTE.

Jouons-la ; Madame ſera la dame en queſtion, moi je ſuis le pauvre amant baffoué..... Ah ! c'eſt qu'il nous manquera une Comteſſe !... (*à la Marquiſe.*) Mais Madame a des talens précieux, elle peut bien remplir à la fois deux rôles difficiles.

LA MARQUISE, [*avec un coin contrainte.*]

Monſieur.....

LE COMTE.

Je vous demande pardon, Madame, ce n'eſt qu'une ſuppoſition.

LE MARQUIS.

Mais ſans doute, il ne faut pas que cela vous fâche.

LA MARQUISE, [*d'une voix éteinte & les larmes aux yeux.*]

Il s'agit bien des rôles qu'on m'offre, Monſieur.... mais c'eſt qu'il eſt bien cruel que je me plaigne depuis une heure d'être fort mal, ſans qu'on daigne y faire la moindre attention. [*au Comte en tremblant.*] Peut-on, Monſieur, ſans vous offenſer, vous obſerver qu'il eſt tard, & que j'ai beſoin de repos.

LE COMTE, [*un peu touché.*]

Je ſerois déſolé de vous importuner, Madame.

LA MARQUISE.

Vous ne m'importunez pas, Monſieur; mais je vous répete que je ſuis malade, & fort malade.

LE MARQUIS.

Hé! mais, comment ferons-nous? où couchera Mademoiſelle Duportail?

LA MARQUISE, [*vivement.*]

En vérité, Monſieur, il ſemble qu'il n'y ait pas un appartement dans cet hôtel!

Effrayé de la tournure que l'entretien venoit de prendre, je m'approchai du Comte : Charmante enfant, me dit-il tout bas, laiſſez-moi; tout ce que vous me direz, ne vaut pas ce que je ſuis curieux de ſavoir au juſte, & ce que je vais apprendre tout-à-l'heure.

LE MARQUIS.

Il y a des appartemens, Madame; mais cette enfant n'aura-t-elle pas peur toute ſeule?

LE COMTE, [*avec vivacité.*]

Pas plus que la dernière fois.

LE MARQUIS, [*bruſquement en montrant la Marquiſe.*]

Mais la dernière fois elle a couché avec Madame!

LE COMTE.

Ah!

LA MARQUISE, [*troublée, balbutie.*]

Elle a couché dans mon appartement.....& moi....

LE MARQUIS.

Elle a couché dans votre lit, avec vous. Je le ſais bien, puiſque j'ai moi-même fermé les rideaux; ne vous en ſouvenez-vous pas?

[*La Marquiſe confondue ne répondit pas; le Marquis continua en affectant de parler bas.*]

Ne vous ſouvenez-vous pas que je ſuis venu dans la nuit?....

[*La Marquiſe porta la main à ſon front, jetta un cri de douleur & s'évanouit.*]

Je n'ai jamais pu découvrir ſi cet évanouiſſement étoit bien naturel; mais je ſais que, dès que le Marquis nous eut quittés pour aller, dans ſon appartement, chercher lui-même une eau qu'il diſoit ſouveraine en pareil cas, la Marquiſe reprit ſes ſens, raſſura promptement Juſtine & la Dutour accourues pour la ſecourir, leur ordonna de nous laiſſer, & que s'adreſſant au Comte: Monſieur, lui dit-elle, avez vous donc juré de me perdre? —Non, Madame, j'ai voulu m'inſtruire de quelques détails que j'ignorois, vous prouver qu'on ne me joue pas impunément, & vous forcer de convenir que ſi je ſuis capable de me venger.... — de vous venger? interrompit-elle: & de quoi? — Je ſais pourtant, continua-t-il,

maître de mon reſſentiment, ne pas porter la vengeance trop loin. Maintenant, Madame, vous voilà tranquille, à une condition cependant. Je ſens, ajouta-t-il, en nous regardant malignement, je ſens que je vais vous affliger tous deux ; vous vous étiez promis une nuit heureuſe, heureuſe autant que celle d'avant-hier ; mais vous, Monſieur, vous m'avez trop peu ménagé, pour que je m'intéreſſe au ſuccès de vos projets galans ; & vous, Madame, vous n'eſpérez pas, ſans doute, que miniſtre complaiſant de vos plaiſirs..... Moi, Monſieur ! s'écria-t-elle, je n'eſpère rien de vous ; mais je croyois auſſi n'en avoir rien à craindre : &, quelque ſoit ma conduite, d'où vous viendroit donc, je vous en ſupplie, le droit que vous vous attribuez de l'éclairer ? — Roſambert ne répondit à cette queſtion que par

un ſourire amer ; que miniſtre complaiſant de vos plaiſirs, pourſuivit-il, je puiſſe voir, comme un mari....., Chargez-vous de choiſir l'épithete... je puiſſe voir M. de Faublas paſſer dans vos bras en ma préſence même. — M. de Faublas dans mes bras! — Ou Mademoiſelle Duportail dans votre lit! n'eſt-ce pas la même choſe? Hé! mais, Madame, je croyois que là-deſſus nous étions d'accord? Croyez-moi, le tems eſt cher, ne le perdons pas à diſputer plus long-tems ſur les mots, compoſons. Que cette charmante enfant m'accorde l'honneur de l'accompagner ; que je la reconduiſe chez ſon père tout-à-l'heure, à cette condition je me tais.

Le Marquis entra, tenant un flacon. Je ſuis très-ſenſible à vos ſoins, lui dit la Marquiſe ; mais vous voyez

que je ſuis un peu moins mal, je voudrois être tout-à-fait bien, afin de pouvoir garder Mademoiſelle Duportail. Comment! s'écria le Marquis. — Je ſuis toujours fort incommodée, il eſt impoſſible que cette chère enfant paſſe la nuit chez moi. — Hé bien, Madame, n'y a-t-il pas, comme vous le diſiez tout à-l'heure, un appartement dans cet hôtel? — Oui, Monſieur; mais vous m'avez fait une objection à laquelle je me rends; cette enfant auroit peur.... D'ailleurs, la laiſſer ainſi toute ſeule!.... je ne le ſouffrirai pas. — Elle ne ſera pas ſeule, Madame, ſa femme-de-chambre eſt ici. — Sa femme-de-chambre... ſa femme de-chambre!.... Hé bien, Monſieur, puiſqu'il faut tout vous dire, Monſieur Duportail ne veut pas que Mademoiſelle ſa fille couche ici — Qui vous l'a dit, Madame? — Monſieur le Comte vient

de m'annoncer ſeulement tout-à-l'heure que M. Duportail l'a prié de paſſer ici pour lui ramener ſa fille.— Pourquoi donc ne nous as tu pas dit cela tout de ſuite, toi? — Mais... répondit Roſambert en riant, c'eſt que je n'ai pas voulu troubler votre joie pendant le ſouper. M. Duportail envoie chercher ſa fille! reprit le Marquis. Croit-il qu'elle eſt mal ici ? Pourquoi d'ailleurs te charger de cette commiſſion ? il nous doit une viſite & des remerciemens ; quand il ſeroit venu lui-même !.. je le verrai. Je veux ſavoir quelles raiſons... Je le verrai.

Je fis une profonde révérence à la Marquiſe ; elle ſe leva & vint à moi pour m'embraſſer. M. de Roſambert ſe jetta entre elle & moi : Madame, vous êtes ſi incommodée ! ne vous dérangez pas ; & la prenant doucement par le bras, il la força de s'aſſeoir ;

ſuite il prit ma main d'un air galant, le Marquis ne vit, qu'avec le regret le lus vif, Mademoiſelle Duportail & la Dutour, s'éloigner dans la voiture du Comte.

Au détour de la première rue, M. de ſambert ordonna à ſon cocher d'ar- ter. Je connois ce viſage là, me dit- en regardant ma prétendue femme- -chambre, je ne crois pas que le mi- ſtère de cette brave femme vous ſoit gréable chez M. de Faublas ; ainſi ous nous diſpenſerons de la prome- r juſques-là. La Dutour deſcendit ſans pliquer un ſeul mot, & nous conti- mes notre route. Je fis remarquer Comte que nous étions libres en- ; qu'il avoit trop abuſé de l'embarras ma poſition, & qu'il ne pouvoit ſe ſpenſer de m'accorder une prompte atisfaction. Je ne vois ce ſoir que Ma- emoiſelle Duportail, me répondit-il ;

demain, si le Chevalier de Faubla
quelque chose à me dire, il me tro
vera chez moi. Nous ferons ensem
un déjeûner de garçon; je dirai libr
ment à mon ami ce que je pense d
sa conduite, & s'il est raisonnable
j'espere le convaincre sans peine qu'il n
doit pas être si mécontent de la mienne.
Cependant nous arrivâmes à la porte d
l'hôtel : ce fut M. Perſon lui-même
qui me l'ouvrit; il m'apprit que le Baron
avoit attendu mon retour avec plus d'in
quiétude que de colère, & que, désespé
rant enfin de me revoir ce soir, il ne s'é
toit couché qu'après avoir recommandé
vingt fois à Jasmin d'aller, dès qu'il se
roit jour, me chercher au bal, ou chez
le Marquis de B***.

Je me retirai dans mon appartement,
où rappellant à mon esprit les divers
événemens de cette journée si peu tran
quille, je fus moins étonné d'avoir pu

passer toute entiere sans m'occuper de ma Sophie ; & comme pour réparer le long oubli, je répétai vingt fois son nom chéri. J'avoue pourtant que celui de la Marquise vint aussi quelquefois sur mes lèvres ; j'avoue que d'abord il me parut dur d'être réduit à pousser d'inutiles soupirs dans mon lit solitaire ; mais je pris le parti d'offrir à ma Sophie le sacrifice de mes plaisirs, quelque involontaire qu'il eût été ; & je m'endormis presque consolé du célibat, auquel la vengeance du Comte m'avoit condamné.

J'allai, dès qu'il fit jour, présenter mes devoirs au Baron. Il me dit avec beaucoup de douceur : Faublas, vous n'êtes plus un enfant, je vous laisse une honnête liberté, j'espère que vous n'en abuserez pas ; j'espère que vous ne passerez jamais les nuits ailleurs que dans cet hôtel ; songez que je suis père & que

ſi mon fils m'aime, il doit craindre de m'inquiéter.

Je me hâtai de me rendre chez M. de Roſambert, qui déjà m'attendoit. Dès qu'il m'apperçut, il vint à moi en riant, & ſans me laiſſer le tems de dire un ſeul mot, il ſe jetta à mon col : que je vous embraſſe ! mon cher Faublas, votre aventure eſt délicieuſe, plus je m'en occupe, & plus elle m'amuſe. Je l'interrompis bruſquement : je ne ſuis pas venu pour recevoir vos complimens... Le Comte me pria d'un ton plus ſérieux de m'aſſeoir : vous pourriez, me dit-il, m'en vouloir encore ! je vous reverrois dans les mêmes diſpoſitions ! allons donc, mon jeune ami, vous êtes fou. Quoi ! une ingrate beauté vous favoriſe & me délaiſſe : c'eſt moi qu'on ſacrifie ; c'eſt à vous qu'on m'immole, & vous vous fâchez ! Je ne punis que par une inquiétude momentanée

galantes tromperies du couple adroit
ui me joue, & c'eſt par le ſang de
n ami, que M. de Faublas prétend
nger les petites tribulations de Ma-
moiſelle Duportail ! Je vous jure que
la ne ſera pas. Mon cher Faublas,
i ſur vous l'avantage de ſix années
périence ; je ſais très-bien qu'à ſeize
s on ne connoît que ſa maîtreſſe
ſon épée ; mais à vingt-deux, un
mme du monde ne ſe bat plus pour
e femme.

Je donnai quelques ſignes d'étonne-
ent qu'il remarqua. Croyez-vous au
itable amour ? ajouta-t-il auſſi-tôt,
eſt encore une des illuſions de l'ado-
cence, je vous en avertis. Moi, je
i vu par-tout que la galanterie. Qu'eſt-
d'ailleurs que votre aventure ? une
nne fortune, & rien de plus : & d'une
toire comique, nous ferions une tra-
die ! Nous nous égorgerions pour

une belle dame qui me quitte aujourd'hui, & qui demain vous plantera. Ah, Chevalier, gardez votre courage pour une occasion plus importante; on ne peut désormais soupçonner le mien; il est trop vrai que le fatal cours des circonstances nous force quelquefois à verser le sang d'un ami, puisse l'honneur, l'inflexible honneur ne vous reduire jamais à cette horrible extrémité! ... Mon cher Faublas, j'avois à-peu-près votre âge, quand la Marquise de Rosambert, dont je fus le fils unique, achevoit sa trente-sixième année; elle étoit si fraîche encore qu'on ne lui eût pas donné plus de vingt-cinq ans; dans le monde on l'appelloit ma sœur aînée. Avec les agrémens de la jeunesse, elle avoit conservé les goûts, elle aimoit les assemblées nombreuses & les plaisirs bruyans. La nuit que je l'avois conduite au bal

l'Opé

l'Opéra, on l'y insulta publiquement. J'accourus aux cris de la Marquise, qui venoit d'ôter son masque : déjà l'insolent inconnu l'avoit supplié d'excuser sa mépriſe, & se perdoit dans la foule. Je le joignis, je l'obligeai de se démasquer ; je reconnus le jeune Saint-Clair, Saint-Clair, compagnon de mon enfance, & de tous mes amis le plus cher : *Je ne croyois pas que ce fût la Marquise de Rosambert !* Voilà tout ce qu'il me dit, c'étoit beaucoup sans doute...hélas ! un murmure général nous fit comprendre que ce n'étoit pas assez : l'honneur vouloit du sang ; nous nous battîmes. Saint-Clair succomba, je tombai sans connoissance auprès de mon ami mourant. Pendant plus de six semaines, une horrible fièvre brûla mon sang & troubla ma raison. Dans mon délire affreux, je ne voyois que Saint-Clair, sa plaie saignoit sous mes yeux ; les

convulsions de la mort agitoient ſ
membres tremblans, & cependant
me regardoit d'un air attendri, d'
voix éteinte il m'adreſſoit de touch
adieux ; dans ſes derniers momens
ne paroiſſoit ſenſible qu'à la doule
de quitter le barbare qui venoit d
l'immoler. Longtems cette affreu
image me pourſuivit, longtems on tre
bla pour ma vie ; enfin la nature ſe
condée des efforts de l'art, opéra
guériſon ? mais je recouvrai ma raiſ
ſans perdre mes remords. Le tems q
conſole de tout, a ſéché mes pleur
mais jamais, jamais le ſouvenir de c
affreux combat ne s'effacera de
mémoire... Chevalier, je ne me ven
qu'avec peine obligé de me battre av
un inconnu, jugez ſi j'irai, ſans r
ſon, expoſer ma vie pour menac
la vôtre... Ah ! ſi jamais l'inflexib
honneur nous y forçoit, mon c

Faublas, je vous le jure, votre victoire ne ſeroit ni pénible, ni glorieuſe; j'ai trop éprouvé qu'en pareil cas, celui qui meurt n'eſt pas le plus malheureux.

Roſambert me tendit les bras, je l'embraſſai de bon cœur, ſon trouble ſe diſſipa peu-à-peu: Déjeûnons, me dit-il; & reprenant ſa première gaieté: Vous veniez me faire une querelle, ingrat, quand vous me devez mille remercîmens.--Mille remercîmens.--Sans doute, n'eſt-ce pas moi qui vous ai fait connoître la Marquiſe? Il eſt vrai que je ne prévoyois pas le malin tour qu'on me joueroit: j'aurois pu preſſentir une infidélité; mais deviner qu'elle auroit lieu ſi promptement, avec des circonſtances ſi ſingulières! [il ſe mit à rire.] Oh mais plus j'y penſe, plus je crois devoir vous féliciter. Elle eſt délicieuſe, votre aventure! & puis vous

entrez dans le monde par la belle porte! la Marquiſe eſt jeune, belle, pleine d'eſprit! conſidérée à la ville, bien venue à la Cour, intriguante en diable, elle jouit d'un crédit immenſe, & ſert ſes amis chaudement. Je témoignai au Comte que je n'emploierois jamais de tels moyens pour aller à la fortune. Et vous avez tort, me répondit il: combien de gens d'un vrai mérite ne ſe ſont pourtant avancés que par-là; mais laiſſons cela, ne me donnerez-vous pas quelques détails ſur cette nuit joyeuſe de laquelle vous vous étiez bien trouvé ſans doute, puiſque, ſans moi, vous auriez fait le lendemain?

Je ne me fis pas preſſer: Ah la ruſée Marquiſe, s'écria le Comte, après m'avoir entendu, ah la fine dame, comme elle a filé ſon bonheur! & ſon honnête époux, le cher Marquis, le plus doux, le plus crédule,

le plus complaisant des commodes maris, dont la France abonde ! en vérité, il me feroit croire que certains hommes ont été mis dans ce bas monde tout exprès, pour servir à l'amusement de leur prochain. Mais sa femme ! sa femme !.... — Est très-aimable. — Je le sais bien, je le savois même avant vous ; & nous nous serions coupé la gorge à cause d'elle ! Ah ! — Je conviens, Rosambert, que nous aurions mal fait. — Très-mal fait, & puis c'est qu'une telle incartade auroit été d'un exemple fort dangereux. — Comment ? — Tenez, Faublas, dans le cercle borné de chacune des sociétés particulières qui composent ce que la bonne compagnie appelle le *Monde ;* il y a nombre d'intrigues qui se croisent, une foule d'intérêts qui se contrarient. Tel est le mari de celle-ci, qui est l'amant de celle là ; tel est aujourd'hui sacrifié,

qui demain vous immole : les hommes ſont entreprenans, ils attaquent ſans ceſſe ; les femmes ſont foibles, elles cédent toujours. Il réſulte de là, que le célibat devient un état fort doux, que le joug du mariage paroît moins inſupportable, la jeuneſſe s'amuſe, l'état ſe peuple, & tout le monde eſt content. Hé bien, ſi la jalouſie alloit répandre aujourd'hui ſon noir poiſon, ſi les maris qu'on attrape s'armoient pour réparer l'honneur de leurs fragiles moitiés, ſi les amans qu'on délaiſſe s'égorgeoient pour ſe diſputer un cœur volage, vous verriez une déſolation générale ; la ville & la cour deviendroient un vaſte champ de carnage. Combien de femmes crues ſages ſeroient tout-à-coup veuves! que de beaux enfans, réputés légitimes, pleureroient leurs peres! que de charmans bâtards végéteroient abandonnés! la génération

ésente passeroit après avoir fait, mais
vant d'avoir élevé sa postérité. — Quel
bleau vous faites ! Rosambert, vous
ignez la galanterie ; mais l'amour
ndre & respectueux... — N'existe
s ; il ennuyoit les femmes ! les femmes
nt tué. — Vous n'estimez donc guères
femmes ? — Moi ! je les aime...
mme elles veulent être aimées. Ah,
répliquai-je, avec la plus grande
acité, je vous pardonne vos blas-
èmes, vous ne connoissez pas ma
phie ! Il me demanda l'explication
ces derniers mots ; mais je la lui
fusai avec cette discrétion qui, sur-
t dans sa naissance, accompagne le
itable amour.

Cependant nous déjeûnions comme
dîne, le vin de Champagne n'étoit
épargné, & l'on sait que Bacchus
le père de la gaieté. Il me parut
le Comte, s'il estimoit peu les

femmes, les aimoit beaucoup, & il plaiſoit à parler d'elles. Plein du ſyſtême qu'il ſoutenoit, il l'appuyoit du ſcandaleux récit des anecdotes galantes du jour. Roſambert m'embarraſſoit ſans me perſuader ; à chaque exemple qu'il me donnoit, je répondois toujours qu'une exception, loin de détruire la règle, la prouvoit. Mais vous ne ſavez donc pas, me dit-il avec chaleur, vous ne ſavez donc pas à quel point la bonne moitié des individus de ce ſexe trop honoré, porte chaque jour l'entier oubli de cette modeſtie naturelle, de cette pudeur innée que vous lui ſuppoſez. Il ſe leva avec vivacité & ranima de touces ſes forces : parbleu ! venez ... vous n'avez pas diſpoſé de votre journée ?... venez avec moi, venez.... je vais de ce pas, vous préſenter à une belle dame.... nous en trouverons chez elle beaucoup d'autres.

elles ſont jolies ; vous ſerez le maître de les eſtimer toutes, & tant qu'il vous plaira.

Tous deux, en pointe de vin, nous montâmes dans un honnête fiacre, qui s'arrêta devant une maiſon d'aſſez belle apparence ; mais les airs cavaliers de la Maîtreſſe du logis, le ton leſte dont le Comte la traitoit, l'accueil non moins leſte dont elle m'honora, tout me fit ſoupçonner que j'étois engagé dans une partie de filles. J'en demeurai convaincu, quand la brave dame, de qui le Comte paroiſſoit très-connu, & qui vouloit, diſoit-elle poliment, me déniaiſer, m'eut montré toutes les curioſités de ſa maiſon.

M. de Roſambert, prenoit la peine de m'expliquer tout, lui-même : voilà, me dit-il, le cabinet de bain, c'eſt ici que ſe blanchiſſent & ſe parfument les gentilles recrues que la ville & les

campagnes fourniſſent journellement
cette active entremetteuſe. Dans cette
armoire vous voyez pluſieurs flacons
d'une eau très-aſtringente dont le grand
mérite eſt de réparer toute eſpèce de brè-
che faite à ce que les vierges appellent
leur vertu. Beaucoup de demoiſelles
bien nées s'en ſervent diſcretement, &
vont enſuite la première nuit des noces,
offrir au mortel heureux qui les épouſe,
un honneur tout neuf. A côté, remar-
quez *l'eſſence à l'uſage des monſtres*,
elle produit un effet tout contraire,
auſſi ne s'en ſert-on jamais ! hélas, il
eſt paſſé le tems des miniatures ! à
dans tout Paris, je gage, on ne trou-
veroit plus une ſeule petite femme qui
eût beſoin de cette eau là. En revan-
che, ſi celle que vous voyez dans ces
flacons plus grands eſt auſſi bonne qu'on
le prétend, il s'en fera bientôt une
prodigieuſe conſommation ; vous ver-

rez accourir chez le docteur *Guibert de Préval*, une foule de clercs de Procureurs, quelques Robins, beaucoup de grands Seigneurs, une partie de nos Militaires, & preſque tous nos abbés; c'eſt *le fameux ſpécifique.*

Vous ſavez, Faublas, ce que c'eſt qu'un cabinet de toilette; celui-ci n'a rien de remarquable : paſſons.

C'eſt ici la ſalle de bal, on n'y danſe pas; mais on s'y déguiſe. Vous prenez cela pour une armoire? c'eſt une porte de communication, elle rend dans une maiſon qui a ſon entrée dans une autre rue. Une femme de qualité a-t-elle de ſecrets beſoins qu'elle ſoit preſſée de ſatisfaire? Elle entre par-là, ſe déguiſe en ſuivante, montre ſes appas ſous la bure, & reçoit les vigoureux embraſſemens d'un ruſtre groſſier déguiſé en prélat, ou d'un gros prélat ſi naturellement traveſti qu'on le

prend pour un ruſtre : ainſi l'on ſe rend mutuellement ſervice, & comme perſonne ne ſe reconnoît, on n'a d'obligation à perſonne.

Maintenant entrons dans *l'infirmerie*; que le mot ne vous alarme pas. Ouvrez, ſi bon vous ſemble, ces brochures licencieuſes, conſidérez ces peintures obſcènes : elles furent miſes ici pour rallumer l'imagination de ces vieux débauchés que la mort a frappés d'avance dans l'endroit le plus ſenſible; & c'eſt encore avec ces petits faiſceaux de genêt parfumés qu'on les reſſuſcite. Vous concevez qu'un pareil moyen ſeroit trop violent pour le beau ſexe, auſſi lui a-t-on réſervé ces paſtilles: elles ſont tellemens irritantes qu'une femme qui en a mangé, prend d'abord ce qu'on appelle la rage d'amour. Au reſte, on ne les emploie ordinairement que contre quelques jolies vi-

lageoiſes, froides par tempéramment, & vertueuſes de bonne foi. Nos honnêtes femmes qui ont du monde & de l'éducation, ne réſiſtent jamais aſſez pour qu'on ſoit réduit à les attaquer avec ces armes-là.

Venez, venez, approchez-vous; parmi les plantes curieuſes du Jardin du Roi, n'avez-vous pas remarqué celle-ci? c'eſt cela que bien des pauvres filles ont appellé leur conſolateur. Vous n'imaginez pas à combien de dévotes madame en a fourni.

Cette dernière pièce ſe nomme le fallon de Vulcain. Il n'y a rien de remarquable que cet infernal fauteuil. Une malheureuſe qu'on y jette, s'y trouve renverſée ſur le dos, ſes bras reſtent ouverts, ſes jambes s'écartent mollement: on la viole, ſans qu'elle puiſſe oppoſer la moindre réſiſtance. Vous frémiſſez, Faublas, & pour cette fois

vous avez raiſon. Je ſuis jeune, ardent, libertin, peu ſcrupuleux, ſi vous voulez ; mais en vérité je crois que je ne pourrois jamais me réſoudre à aſſeoir de force une pauvre Vierge dans ce fauteuil-là.

Le Comte ajouta : ſi nous étions venus plutôt, on nous auroit donné deux petites Bourgeoiſes ; mais faute de mieux, voyons le ſerrail. C'étoit ainſi qu'il appelloit la ſalle où ſe trouvoient raſſemblées beaucoup de Nymphes, qui toutes paſſèrent devant nous, en briguant l'honneur du mouchoir. Roſambert prit la plus jolie ; j'eus la ſingulière fantaiſie de choiſir la plus laide.

En attendant, me dit le Comte, qu'on ait ſervi le dîner que j'ai demandé, nous pouvons, chacun de notre côté, commencer avec notre belle un bout de converſation, à table nous forme-

rons la partie quarrée. Né curieux, je me ſentis l'envie d'examiner un peu en détail la Nymphe que je m'étois choiſie ; il me parut important de ſavoir, quelle différence il y avoit entre une belle Marquiſe & une laide Courtiſanne. Le ſujet étoit peu digne de mon attention : la recherche m'amuſa d'abord uniquement par les objets de comparaiſon qu'elle m'offrit ; inſenſiblement j'y pris feu, & machinalement je ſongeai à pouſſer l'examen, auſſi loin qu'il pouvoit aller. La Nymphe s'apperçut de mes heureuſes diſpoſitions ; & ne me laiſſant pas le tems de réfléchir davantage, elle m'invita à tenter l'attaque, & ſe prépara fièrement à la ſoutenir ; mais tout à-coup, ſans que j'euſſe beſoin d'expliquer mes intentions pacifiques, la guerrière expérimentée vit qu'il n'y auroit pas entre nous la plus légère eſcarmouche. Elle ſe releva non-

vous avez raiſon. Je ſuis jeune, ardent, libertin, peu ſcrupuleux, ſi vous voulez ; mais en vérité je crois que je ne pourrois jamais me réſoudre à aſſeoir de force une pauvre Vierge dans ce fauteuil-là.

Le Comte ajouta : ſi nous étions venus plutôt, on nous auroit donné deux petites Bourgeoiſes ; mais faute de mieux, voyons le ſerrail. C'étoit ainſi qu'il appelloit la ſalle où ſe trouvoient raſſemblées beaucoup de Nymphes, qui toutes paſſèrent devant nous, en briguant l'honneur du mouchoir. Roſambert prit la plus jolie ; j'eus la ſingulière fantaiſie de choiſir la plus laide.

En attendant, me dit le Comte, qu'on ait ſervi le dîner que j'ai demandé, nous pouvons, chacun de notre côté, commencer avec notre belle un bout de converſation, à table nous forme-

rons la partie quarrée. Né curieux, je me ſentis l'envie d'examiner un peu en détail la Nymphe que je m'étois choiſie ; il me parut important de ſavoir, quelle différence il y avoit entre une belle Marquiſe & une laide Courtiſanne. Le ſujet étoit peu digne de mon attention : la recherche m'amuſa d'abord uniquement par les objets de comparaiſon qu'elle m'offrit ; inſenſiblement j'y pris feu, & machinalement je ſongeai à pouſſer l'examen, auſſi loin qu'il pouvoit aller. La Nymphe s'apperçut de mes heureuſes diſpoſitions ; & ne me laiſſant pas le tems de réfléchir davantage, elle m'invita à tenter l'attaque, & ſe prépara fièrement à la ſoutenir ; mais tout à-coup, ſans que j'euſſe beſoin d'expliquer mes intentions pacifiques, la guerrière expérimentée vit qu'il n'y auroit pas entre nous la plus légère eſcarmouche. Elle ſe releva non-

chalamment, & me regardant avec attention : tant mieux, dit-elle, ç'auroit été dommage ! Il eſt impoſſible de ſe figurer combien je fus frappé du ſens très-clair que préſentoient ces mots : ç'auroit été dommage ! Je n'examinai pas ce que Roſambert deviendroit, je m'enfuis de cette infâme maiſon, en jurant que je n'y retournerois de ma vie.

Le Comte étoit chez moi le lendemain à dix heures du main ; il venoit ſavoir quelle terreur panique m'avoit ſaiſi, & m'aſſura que mon aventure s'étant répandue dans cette maiſon, avoit ſingulièrement diverti tous ceux qui s'y trouvoient.—Quoi! Roſambert, cette fille me dit : ç'auroit été dommage, & vous appellez ma terreur, une terreur panique. —Oh, cela eſt différent ! la Nymphe a un peu tronqué l'aventure....elle ſe gardoit bien de

nous apprendre... le ç'auroit été dommage change entièrement l'hiſtoire... Il eſt d'un bon genre, le ç'auroit été dommage!.... Hé bien, Faublas, cette femme qui vous félicite froidement d'avoir échappé à un danger qu'elle vous invitoit à courir, l'eſtimez-vous?-- Vous me faites-là une plaiſante queſtion, Roſambert; hé! que pourriez-vous conclure de ma réponſe, contre ſon ſexe en général?—Vous eſquivez! mon ami, vous êtes donc incorrigible? Hé bien, eſtimez, eſtimez, puiſque vous le voulez abſolument; moi, je vais me coucher.—Comment! vous coucher? d'où venez-vous donc!—Que voulez-vous! dans le monde il faut s'amuſer de tout. J'ai trouvé là le Commandeur de ***, le petit Chevalier de M***, l'Abbé de D***, nous avons fait toute la ſoirée & toute la nuit un vacarme! une orgie! cela étoit délicieux! mais je vais me coucher.

J'étois à peine habillé quand mon père monta chez moi ; il me dit que M. Duportail m'attendoit à dîner. Il ajouta : vous passerez ensemble toute la soirée, je soupe dans ce quartier là, j'irai vous prendre chez lui, je vous ramenerai.

Je me hâtai de sortir, car j'étois pressé de voir ma jolie cousine. Elle vint au parloir avec ma sœur. —Que vous êtes heureux ! me dit vivement Adélaïde, vous allez au bal ? vous y passez les nuits ? vous y avez fait la connoissance d'une fort jolie dame ! —Et qui vous a dit tout cela ? —M. Person, qui n'a pas de secrets pour nous. Sophie baissoit les yeux & gardoit le silence ; ma sœur continua : Dites-nous donc quelle est cette dame ?....& un bal masqué ! cela doit être beau ? — Fort ennuyeux, je vous assure ; & quant à cette dame, elle est jolie, mais beau-

coup moins.... oh, beaucoup moins, que ma jolie couſine Sophie toujours muette, toujours les yeux baiſſés, ne paroiſſoit occupée que de quelques breloques qui manquoient au cordon de ſa montre : mais la rougeur dont ſon front s'étoit couvert, la trahit ; je vis que notre converſation la touchoit d'autant plus, qu'elle affectoit de s'y intéreſſer moins : Vous avez du chagrin ? ma jolie couſine. Répondez donc, mademoiſelle, lui dit ſa vieille gouvernante. — Non Monſieur ; mais c'eſt que... c'eſt que j'ai mal dormi cette nuit. Oui, dit encore la vieille, cela eſt vrai, Mademoiſelle depuis trois ou quatre jours, s'accoutume à ne pas dormir.... c'eſt une fort mauvaiſe habitude, fort mauvaiſe, on en meurt très-bien : moi qui vous parle, j'ai connu Mademoiſelle... tenez ! Mademoiſelle Storch... vous n'avez pas connu cela,

vous, Mademoiſelle, vous êtes tr
jeune.... dame! il y a bien quaran
cinq ans que cela eſt arrivé,... Ma
demoiſelle Storch....

La vieille avoit ainſi commencé ſ
hiſtoire, & ſi je ne voulois pas ê
privé du bonheur de voir ma jolie co
ſine, il falloit en écouter tranquill
ment la longue narration : Sophie m'
pargna ce déplaiſir pour m'en cauſ
un plus vif. Elle ſe leva ; ſa gouv
nante lui demanda avec humeur
qu'elle avoit ; elle répondit qu'elle
ſentoit fort incommodée ; ſa voix tre
bloit. Voilà comme vous faites toujou
répliqua la vieille, on n'a jamais
tems de parler à perſonne. Monſieur
Chevalier, venez demain, vous ver
comme cela eſt intéreſſant, & qu'on
bien raiſon de dire qu'il faut que
jeunes perſonnes dorment! — Mo
frère, vous permettez que je ſuive

bonne amie ? — Oui, ma chère Adélaïde, oui.... Ayez bien ſoin d'elle ! Sophie, en me ſaluant, leva enfin ſes yeux, elle laiſſa tomber ſur moi un regard douloureux qui pénétra dans mon cœur, pour y éveiller le remords.

Il étoit tems de me rendre à l'invitation de M. Duportail. Après lui avoir renouvellé mes remercîmens, je lui racontai toute mon aventure, ſans oublier le déjeûner de Roſambert ; mais je me gardai bien de lui apprendre où notre gaieté nous avoit conduits enſuite. Je ſuis bien-aiſe, me dit-il, que M. de Roſambert, qui, d'après ſes propos que vous me rendez, me paroît être un petit maître dans toute la force du terme, ait au moins de juſtes idées ſur l'honneur véritable. Mon jeune ami, ſouvenez-vous bien que de toutes les loix de votre pays, celle qui défend le duel eſt la plus reſpectable. Dans

ce siècle de lumière & de philoſophie, la férocité des courages s'eſt beaucoup adoucie. Combien l'heureuſe révolution qui s'eſt faite à cet égard dans les eſprits, a déjà épargné de ſang à la Nation, & de larmes aux pères de famille ! Quant aux femmes, il paroît en effet que le Comte ne les eſtime point ; ſi ce n'eſt que par air & à l'exemple de tant de jeunes gens comme lui, qu'il affecte pour elles ce profond mépris, que peut-être il n'a pas, je le plains ; je le plains davantage, s'il n'a jamais connu que des femmes méſeſtimables. Faublas, croyez-en mon expérience, plus longue que celle de Comte, qui croit à vingt-deux ans avoir beaucoup vu ; croyez-en mon jugement plus exercé, mes obſervations plus réfléchies ; ſi l'on rencontre dans le monde quelques femmes ſans pudeur, on y voit beaucoup plus de jeunes

gens ſans principes. Gardez-vous d'écouter les vieilles déclamations de ces petits Meſſieurs-là : il exiſte des femmes dont les chaſtes attraits doivent inſpirer l'amour tendre & pur, dont le cœur délicat eſt fait pour le ſentir, qui s'attirent nos hommages par leur caractère aimable, & nos reſpects par leurs douces vertus. On rencontre moins rarement qu'on ne le dit, des amantes généreuſes, des épouſes ſages, d'excellentes mères de familles : il y en a mon ami, qui verſeroient leur ſang pour le bonheur de leurs maris & de leurs enfans ; j'en ai connu, qui réuniſſant aux paiſibles vertus de leur ſexe, les vertus plus mâles du nôtre, ont donné à des hommes dignes d'elles l'exemple d'un généreux dévouement, les leçons difficiles d'un courage infatigable & d'une patience à toute épreuve. Votre Marquiſe n'eſt point une héroïne, ajouta-

t-il en ſouriant, c'eſt une femme bien jeune, bien imprudente.... Mon ami, ayez plus de raiſon qu'elle, terminez cette aventure dangéreuſe; quelque fût la crédulité du mari, il ne faut qu'un évènement imprévu pour la détruire: promettez-moi de ne plus retourner chez Madame de B***. J'héſitois. M. Deportail me preſſa; d'ailleurs, en faiſant l'éloge des femmes, il m'avoit rappellé ma Sophie : je finis par promettre tout ce qu'il voulut. Maintenant, me dit il, j'ai des ſecrets importans à vous révéler; quand vous m'aurez entendu, vous ſentirez qu'il faut répondre à ma grande confiance par une inviolable diſcrétion.

Fin du Tome I.

BRITISH MUSEUM